

La Semaine égyptienne

Organe hebdomadaire illustré de la vie
Artistique, Littéraire, Théâtrale, Financière et Sportive en Egypte



SOMMAIRE: Juan Sintes, *HORS TEXTE* • JEAN CAPART, *Autour des Pyramides* • Dr. N. GEOR-
GIADÈS Bey, *Centenaire Marcelin Berthelot* • MARIO PETRUS, *Pour les enfants sages*
N^{os} 17 • AHMED RASSIM, *Les deux voleurs* • NIZZA, *Tendresse (poème)* • G. HOSTELÈT,
18 *De la valeur théorique et de la valeur pratique des lois historiques* • M. VALSA, *La sagesse*
des humbles • P.S., *Les livres Neo-Grecs* • R.L.B., *Une mauvaise farce* • Prince IBRA-
HIM BEN AYAD, *Comment se transmettent les énergies rayonnées par les astres* • ORION,
le prof. Lalande et les fêtes des Etablissements de la Mission Laïque Française • Prof.
MICHAUT, *Alfred de Musset* • Prof. LALANDE, *La raison et le scepti-*
cisme contemporain • LE TIMONIER DE QUART, *La vlsite de la*
division navale Française • JEANNE HARARI, *Exposition Schlesinger*
• INTERIM, R.L.B. et ARIEL, *Les Concerts* • Spectacles les Programmes •

P. T. 2
13 MAI 1927

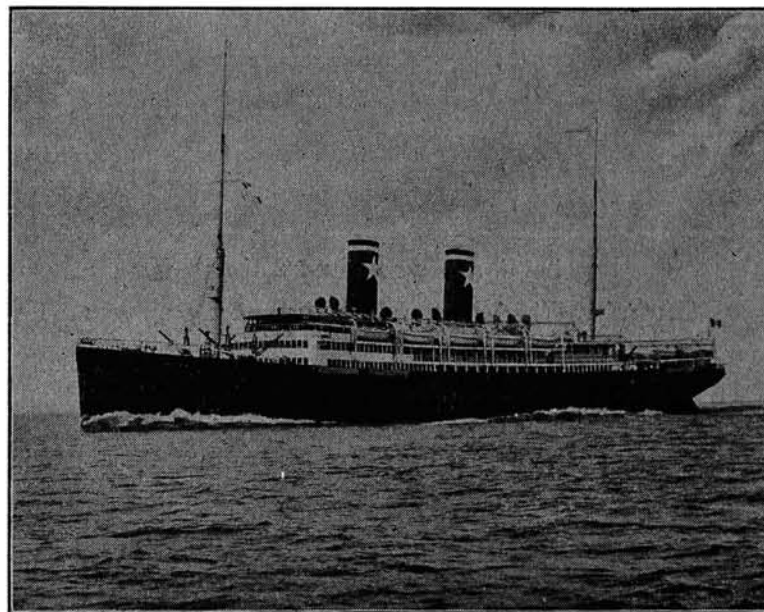

**«SITMAR LINE» SOCIETÀ ITALIANA
 DI SERVIZI MARITTIMI**

**SERVICE RAPIDE
 POUR L'EUROPE**

Par les paquebots de luxe

'Esperia'
 et
'Italia'

Départs tous les Juedis



**LIGNE CIRCULAIRE
 DE QUINZAINE**

Par les paquebots

'Sicilia'
 et
'Brasile'

Départs tous les deux Dimanches

'Esperia'

Le bateau le plus luxueux de la Méditerranée

Pour tous renseignements s'adresser à la **SITMAR**

LE CAIRE, Sharia Kamel, Téléphone : 6755

ALEXANDRIE, 30 Rue Cherif, Téléphone : 156

BANCO ITALO-EGIZIANO

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE

CAPITAL SOUSCRIT Lst. 1.000.000.

VERSÉE Lst. 500.000

Siège Social et Direction Gén. : ALEXANDRIE.

Filiales : - *Alexandrie, Le Caire, Benha, Beni-Mazar, Beni-Souef, Fayoum, Mansourah, Mit-Ghamr, Minieh, Tantah.*

Toutes les opérations de Banque

Service de Caisse d'Épargne en Livres Égyptiennes et en Livres Italiennes

NATIONAL BANK OF EGYPT

Constitué aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL. Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2.550.000

Siège Social : **LE CAIRE** — Succursale : **ALEXANDRIE**

AGENCES EN EGYPTE ET AU SUDAN :

Asslout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayât, Kassala, Kének, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Said, Port-Sudan, Rod-el-Earag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tohar, Wad-Medani, Zagazig, et les Succursales et Agences : ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Suef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. *Le Caire, Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.*

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.

(Ex Banque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE :
47, Rue Kasr-el-Nil, 47

Téléphones : No. 45-95
 " " 29-10

Adresse Télégraphique :
"DORIBANK"

Succursale d'ALEXANDRIE :
4, Rue Adib, 4

Téléphones : No. 34-72
 " " 68-86
 " " 68-87

Adresse Télégraphique :
"DORIBANK"

Banque Belge pour L'Étranger

SOCIÉTÉ ANONYME

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social : BRUXELLES

Succursales et Agences : LONDRES, PARIS, BUCAREST, BRAILA, CONSTANTINOPLE, NEW-YORK, PEKIN, SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire : 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie : 10, Rue Stamboul.

Traite toutes les opérations de banque.

la semaine égyptienne

ABONNEMENTS ANNUELS

Egypte P.T. 100
Etranger Lst. 1—

RÉDACTION ADMINISTRATION

23, Rue Kasr-el-Nil

Boîte Postale : No. 694

Directeur-Propriétaire :

STAVROS STAVRINOS



S.E. ALY CHAMSI PACHA
Ministre de l'Instruction Publique

(Portrait-charge par Juan Sintès)

Autour des Pyramides

Nous venons de parcourir la voie triomphale de l'Ancien Empire égyptien. Elle s'étend le long de la chaîne libyque sur près de cent kilomètres, d'Abou Roache jusqu'à l'entrée du Fayoum. Elle est jalonnée par ces gigantesques pyramides que l'humanité actuelle ne peut considérer sans une sorte de terreur.

Depuis si longtemps on avait oublié l'histoire du vieil empire memphite qu'il semble à peine croyable que l'égyptologie ait pu, non seulement retrouver les noms des bâtisseurs de pyramides, mais en même temps évoquer toute la civilisation contemporaine. Ceux qui visitent distraitement la nécropole de Gizeh sous la conduite d'un drogman d'ordinaire ignorant, ne peuvent se douter de la signification de ces gigantesques monuments de l'Ancien Empire. Il est assez naturel qu'ils sentent peu l'envie d'aller examiner l'une après l'autre toutes les pyramides qui se profilent à l'horizon vers le Sud.

Les modernes se sont acharnés pendant des siècles à faire disparaître les tombeaux des grands pharaons: les chercheurs de trésors les ont éventrés; d'autres se sont bornés à les considérer comme des carrières plus faciles à exploiter que les montagnes. Ils ont réussi à dépouiller les pyramides de leur mobilier funéraire; ils ont donné aux surfaces extérieures un aspect délabré qui trompe l'observateur inattentif, mais ils n'ont pu diminuer le témoignage impressionnant qu'apportent les tombeaux sur la grandeur des rois qui en ordonnèrent la construction.

Il suffit d'un peu de patience, d'un peu d'attention pour rétablir par la pensée ces beaux monuments funéraires dont la pyramide proprement dite ne constituait qu'un des éléments. En effet, tandis que le corps momifié reposait à l'intérieur de la montagne de pierre, le culte du roi défunt était célébré dans un temple magnifique qui regardait vers le soleil levant. La pyramide proprement dite avec ses couloirs et ses chambres bâties en blocs gigantesques, avec son parement lisse, de la base au sommet, permettait aux architectes de montrer une puissance alliée à une précision de travail vraiment déconcertante. Le temple leur offrait davantage l'occasion de mettre en œuvre toutes les ressources de leur talent: combinaison de matériaux de choix, emploi de piliers et de colonnes aux formes diverses. Sur les murs de fin calcaire se déployaient des reliefs d'un fini merveilleux, rehaussés de couleurs harmonieusement combinées. Tout à l'entour se groupaient les petites pyramides des reines et des princesses, les mastabas des grands personnages rangés en avenues et en rues d'une régularité qui fait songer au plan des villes les plus modernes.

Les bas-reliefs des temples nous initient à la vie royale. On peut y suivre le souverain dans l'exercice de ses activités les plus diverses. Nous assistons au couronnement, à la célébration des jubilés; nous accom-

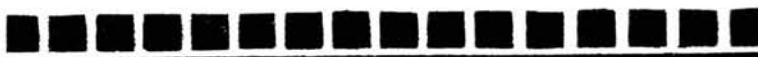
pagnons le roi au temple, à la guerre, à la chasse, etc. Dans les mastabas toute la vie contemporaine est retracée avec une minutie de détail quasi infinie. La société entière, depuis les grands seigneurs jusqu'aux plus humbles ouvriers, nous est reproduite en tableaux vivants et réellement parlants. En effet, les inscriptions qui accompagnent les figures, loin de se contenter d'une brève description, s'ingénient à noter les dialogues les plus animés, voire même les expressions du plus pur argot memphite.

Si on ajoute à cette documentation, sans égale dans aucune autre civilisation du passé, des inscriptions gravées sur des stèles, sur les murs de certains monuments ou sur les parois rocheuses des districts miniers, on arrive à reconstituer les cadres de la société, à reconnaître les bases de l'organisation de l'empire et à retracer, au moins dans ses traits principaux, la physionomie de cette époque qui compte parmi les plus brillantes de l'histoire de l'humanité.

N'oublions pas de dire que si l'on peut juger du degré de développement d'une civilisation sur ses productions artistiques, l'empire memphite peut se vanter d'avoir possédé des architectes comme Imhotep, l'auteur du temple de la pyramide à degrés de Saqqarah, mais aussi des sculpteurs et des peintres auxquels nous devons une série d'œuvres qui égalent le Cheikh el Beled et les oies de Meidoum.

Ce sont des ignorants qui ont inventé la légende de tout un peuple peinant sous le fouet pour édifier les pyramides et d'une nation qui s'épuise à bâtir le tombeau d'un souverain ambitieux. Ceux qui savent, ceux qui se sont donné la peine de comprendre les témoignages inscrits sur les monuments, peuvent encore admirer la grandeur de l'effort réalisé; ils ne s'étonnent plus. La tombe royale ne leur semble plus démesurée; elle est en harmonie avec les moyens dont disposaient les pharaons; elle est le symbole parfait d'une époque qui fut peut-être la plus glorieuse de l'ancienne Egypte. La pyramide n'a plus rien d'un monument prodigieux et en quelque sorte monstrueux: elle est normale.

Jean CAPART



LE CENTENAIRE DE MARCELIN BERTHELOT

UNE MANIFESTATION INTERNATIONALE.



MARCELIN BERTHELOT.

La France, et avec elle le monde scientifique entier, — toutes les Nations — s'appêtent à célébrer en Octobre prochain, à Paris, le Centenaire du grand Chimiste, Marcelin Berthelot, et à perpétuer son souvenir.

C'est l'hommage rendu à la mémoire d'un grand savant, d'un esprit d'une envergure extraordinaire, d'un bienfaiteur de l'Humanité et à ce dernier titre, l'hommage devait être universel.

Les chimistes du monde entier ont répondu avec empressement à l'appel que leur faisait la France par la voix de son Gouvernement. Le Président de la République se mettait spontanément à la tête du Comité d'initiative. La grande association «Chimie et Industrie» mettait en œuvre toutes ses ressources.

Les organisateurs de la célébration du Centenaire de la naissance du savant génial, que fut Marcelin Berthelot, ont pensé que la meilleure manière d'honorer sa mémoire serait d'édifier à cette occasion, non point une statue ou un buste sur une des places les plus fréquentées de Paris, mais une *Maison de la Chimie*, qui serait appelée à devenir un des plus éclatants foyers intellectuels du monde.

Par son caractère de haute utilité internationale, par la coordination qu'elle permettra de toutes les forces qui, — dans le domaine de la Chimie — se proposent un but de recherche, de documentation et d'expansion, la fondation «Marcelin Berthelot» traduira aux yeux de tous la puissance irradiante du grand génie disparu en 1907.

Des locaux spacieux y seront réservés aux divers groupements chimiques internationaux ou français, dont la constante proximité aboutira à leur faire rendre le maximum de travail utile et à développer la fréquence des relations, les échanges de vues et le choc des idées entre scientifiques et techniciens.

Les savants et les techniciens des divers pays seront certains d'y trouver l'hospitalité qu'ils méritent et tous

les moyens de contribuer au développement de la Chimie et de ses multiples applications. Pour comprendre la grande manifestation de sympathie internationale qui répondit à l'appel des organisateurs, il faut rappeler brièvement quelle fut l'œuvre du grand savant français.

Travail dur et qui dépasse les moyens dont dispose un de ses admirateurs et élèves.

C'est que l'œuvre de Marcelin Berthelot est immense autant que limpide. Elle comprend près de 1500 mémoires publiés de Mai 1850 à Mars 1907, date de sa mort. Et tous ces mémoires ont trait à quatre ordres de questions: la préparation synthétique des composés organiques, l'étude des forces qui président aux combinaisons et aux décompositions chimiques, la chimie agricole, l'histoire de la chimie.

Essayons d'en donner une petite analyse.

* *

De la synthèse chimique il fut presque *le créateur*.

Avant lui, en 1842, Gerhardt disait: «Le chimiste fait tout l'opposé de la nature vivante, il brûle, détruit, opère par analyse: la force vitale seule opère par synthèse, elle reconstruit l'édifice abattu par les forces chimiques.» Plus tard, Berzelius, en 1843, répétait à peu près la même idée et à la suite de la synthèse de l'urée par Woehler, il ajoutait: «Quand même nous parviendrons avec le temps, à produire avec des corps inorganiques plusieurs substances d'une composition analogue à celle des produits inorganiques, cette imitation incomplète serait trop restreinte pour que nous puissions espérer produire des corps organiques comme nous réussissons, dans la plupart des cas, à confirmer l'analyse des corps inorganiques en faisant leur synthèse».

La science avance. Wurtz en 1850 était moins décevant. Il envisageait même avec un certain optimisme les possibilités de la synthèse en chimie organique.

Mais en 1851, alors âgé de 24 ans, Berthelot obtenait par décomposition de l'alcool et de l'acide acétique, de la *Benzine*, de la *Naphtaline*, des *phénols*, tous produits contenus dans la distillation de la houille et des huiles grasses.

Le premier pas et le plus important était déjà accompli. On était bien loin des idées de Gerhardt et de Berzelius!

Plus tard il parvenait à réaliser des synthèses, non pas en dissociant des corps organiques existants, mais en partant des éléments mêmes. C'était le triomphe de la théorie de la synthèse. Ainsi avec le Carbone et l'Hydrogène, à l'aide de l'arc électrique, Marcelin Berthelot prépare l'Acétylène. A partir de sa synthèse, toutes les avenues de la Chimie organique lui sont ouvertes plus ou moins directement.

* *

La synthèse chimique amène Marcelin Berthelot à l'étude du mécanisme des réactions chimiques, à la *Thermochimie* et à la *Calorimétrie* avec ces trois principes :

- 1) Le principe des travaux moléculaires.
- 2) Le principe de l'état initial et de l'état final.
- 3) Le principe du travail maximum.

Il serait trop long et trop fastidieux dans une revue sommaire destinée au public profane de s'étendre davantage sur ces trois principes.

Cependant en utilisant ces trois principes, Berthelot est attiré par ses recherches vers les matières explosives et dès 1871 il expose le problème de la force des poudres et explosifs avec les quatre données suivantes :

- 1) La composition chimique de la matière explosive.
- 2) La composition des produits de l'explosion.
- 3) Le volume des gaz fournis.
- 4) La quantité de chaleur dégagée dans la réaction.

A la suite de ces travaux, Vieille fut conduit à la découverte de la poudre sans fumée. Et la série des explosifs a été créée et continue de l'être grâce aux principes d'endothermie formulés par Berthelot. Et nous savons tous les dégâts dont eut à souffrir l'humanité de l'emploi de ces explosifs dans la guerre et des bienfaits qu'elle en a retirés dans les travaux de la paix.

Dans le domaine physiologique Berthelot s'applique à l'étude de la chaleur animale. Mais avec des données nouvelles. Sa résultante n'est pas celle théorique de la combustion du Carbone et de l'Oxygène. Sa production par les êtres vivants apparut ainsi plus complexe dans sa profonde réalité. Les transformations des substances chimiques qui constituent les aliments s'accomplissent suivant les mêmes lois physico-chimiques dans l'organisme ou dans l'appareil de laboratoire. La quantité d'énergie qu'elles libèrent est toujours la même, quels que soient les états intermédiaires par lesquels ont passé ces substances pour aller de leur état initial à leur état final.

* *

Ses recherches en Chimie Agricole ne sont pas moins intéressantes ni moins importantes. Berthelot étudie la fixation de l'azote atmosphérique par les plantes et en 1885 il découvre une condition nouvelle et plus générale encore d'utilisation directe de l'azote; *l'action sourde mais incessante des sols argileux et des organismes microscopiques qu'ils renferment*. L'importance considérable des conséquences de cette découverte n'échappe à personne. C'est d'abord la découverte du rôle des nodosités des légumineuses et de leur bactéries pour l'assimilation directe de l'azote par ces plantes. Ce sont les travaux de Schloesing et de Laurent sur l'activité des microorganismes dans la fixation de l'azote par le sol. C'est enfin la découverte par Winogradsky d'un bacille fixateur d'azote.

A travers ces remarquables travaux et ceux des autres chercheurs l'affirmation première de Berthelot prenait toute sa valeur: «Le point de départ de la fixation de l'azote réside non point dans les végétaux supérieurs, mais dans certains des microorganismes inférieurs qui peuplent la terre végétale».

Ses travaux ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin.

Avec Buignet il étudia la formation du sucre de canne dans les tissus des fruits. Avec André, la formation des éthers dans les vins et les vinaigres, les actions chimiques végétales dues à la lumière etc.

Quatre gros volumes publiés en 1899, résument l'œuvre de Berthelot en Chimie végétale et agricole.

* *

Enfin l'Histoire de la Chimie pousse Berthelot à scruter les origines des connaissances humaines. En 1885 paraît son livre *sur les origines de l'alchimie*, puis, sa *collection des anciens alchimistes grecs, l'introduction à la Chimie des anciens et du moyen âge*. (3 volumes) et enfin son remarquable ouvrage: *La révolution chimique: Lavoisier*, dont un résumé fut lu en séance publique à l'Académie des Sciences en 1889.

* *

Telle est dans ses grandes lignes et en commettant volontairement une foule d'omissions, l'œuvre immense accomplie par Marcelin Berthelot, pendant plus d'un demi-siècle de labeur incessant.

Par ce bref aperçu on peut cependant se rendre très facilement compte du profit que retira l'Humanité de ses travaux, de ses recherches, de ses découvertes.

Voilà pourquoi la manifestation de reconnaissance envers le savant génial devait être mondiale et englober tous les pays.

L'Égypte ne pouvait pas faillir à sa tâche. Elle a voulu témoigner elle aussi que les découvertes du savant français ne la laissaient pas indifférente.

Un Comité égyptien a été formé pour représenter le Pays aux fêtes du Centenaire et recueillir des contributions volontaires.

Une séance solennelle de commémoration de la naissance du grand chimiste français aura lieu le Samedi 14 Mai, à 9 h. 30 du soir, dans les salons du Cercle Français, rue el Fadl, dans laquelle une conférence accompagnée de projections exposera sommairement les découvertes de Marcelin Berthelot.

Dr. N. GEORGIADIS Bey,
Chimiste.

**Demandez un spécimen de notre
revue - - - - - LISEZ-LA**

**Si vous approuvez notre
effort - - - - - AIDEZ-NOUS**

Faites-nous parvenir votre souscription

LES CONTES

Pour les Enfants Sages

Il était une fois un homme qui avait le génie des affaires. Et comme il vivait au XX^{ème} siècle comprenez qu'il était très intelligent. Dans sa jeunesse il avait vendu des lacets de souliers sur la voie publique, mais avec une éloquence si prenante que ce commerce ingrat lui avait rapporté de beaux bénéfices. Le buis bénit le jour des Rameaux, les confetti de la Mi-Carême, les cartes transparentes en tous temps lui donnèrent le goût des vastes entreprises et des grosses spéculations. Ce fut lui qui, en 1905, monta à Paris le trust des marchands de marrons, affaire colossale qui est encore présente à toutes les mémoires (ou presque).

A la sortie des grands lycées, il vendit aux petits jeunes gens des nécessaires complets, comprenant :

- 1o. une pâte spéciale pour faire pousser la barbe;
- 2o. un rasoir pour la couper.

Ça lui rapporta cent mille francs.

La guerre vint. Il vendit des pommes de terre, du vin, du caoutchouc, des Sacré-Coeurs brodés, des pistolets automatiques qui ne partaient jamais et des souliers qui partaient toujours. Il vendit sa femme et ses deux filles. Il vendit aussi sa part de Paradis, laquelle était un peu hypothéquée.

Alors il fut très riche. Il eut des domestiques mâles, fit couper sa moustache, perdit son accent auvergnat et comme il s'appelait Grosveau Anatole, il obtint du Pape la permission de s'appeler désormais Enguerrand de Grosveau Loudéac. Le goût du luxe lui étant venu avec la richesse, il acheta à bas prix l'église de la Madeleine, fit quelques réparations et transforma ce lieu mondain en un music-hall «cup to-date» qu'il appela «Mado's Follies». Huit jours après, devant l'affluence du public, M. de Loudéac regrettait de n'avoir pas plutôt jeté son dévolu sur les Halles Centrales.

Or, il advint que cet homme si intelligent fut roulé.

* *

M. de Loudéac connaissait à fond les goûts de son public et s'y conformait avec une servilité lucrative. Les chiens savants, les chanteurs glorieux, les ânes qui comptent jusqu'à dix lui eussent semblé aussi déplacés sur la scène des «Mado's Follies» qu'un rince-cochon à la terrasse du «Madrid».

«Il faut quelque chose qui gratte,» répétait-il volontiers. «En 1927 le public n'a pas le droit de perdre son temps à des balivernes, à des romances. Il lui faut des spectacles électriques, rapides, dangereux, genre cinéma américain. Moi, quand un type se présente à mon bureau pour un engagement je lui pose toujours la même question: «Et avec votre truc, est-ce qu'on risque de se casser la gueule?»

Ces nobles principes procurèrent aux «Mado's Follies» des numéros sensationnels et moralisateurs. «Hans et Lisel», danseurs alsaciens, firent de belles recettes. Pendant plus d'un mois ce couple gracieux esquissa sur

la corde raide les pas les plus fébriles du Charleston et du Black-Bottom. Pour la circonstance, le filet protecteur avait été remplacé par une demi-section de uhlands, la lance en l'air. L'orchestre jouait des adaptations de Sambre et Meuse...

Puis ce fut un trio familial, «Les Dur'Han». Le père, laborieusement, édifiait une pile d'assiettes haute de cinq mètres, y juchait sa douce moitié laquelle donnait le sein à leur enfant de six mois, puis faisait tourner le tout dans le sens des aiguilles d'une montre.

— «Pauv' chéris! Comme il est mignon! Y crie même pas!» disaient les commères.

Enfin, pour comble de témérité, un jeune homme faible de constitution vint dire des vers de Racine, devant un public horrifié. Il risqua ainsi sa vie pendant sept représentations. A la huitième, un petit banc lancé d'une main sûre lui fendit l'arcade sourcilière et le pâle jeune homme en fut quitte pour un mois d'hôpital.

Ainsi M. de Loudéac gagnait de l'argent, prenait du ventre et songeait à la Légion d'Honneur. Mais tout a une fin et comme je l'ai déjà dit cet homme si intelligent fut roulé.

* *

Ce matin-là M. de Loudéac n'était pas content. Un peu de marasme dans les affaires. Une vedette qui tenait l'affiche depuis quatre mois. Il fallait du nouveau, à tout prix, car les cochons de payants commençaient à se lasser. Mais le nouveau se faisait attendre et dans son bureau directorial M. de Loudéac s'impatientait. Des danseuses étaient venues, huit pauvres filles à l'accent anglais, aux cuisses de poulet. Selon sa coutume, M. de Loudéac leur avait fait subir les derniers outrages puis les avait congédiées sans leur faire l'aumône d'une croûte de gruyère.

Un petit homme entra, tout souriant. Quarante-cinq ans environ, un peu chauve, avec une barbe de sanglier qui montait jusqu'à ses yeux bridés. Avec cela une jaquette professorale, des manchettes rondes à l'ancienne mode, des bottines à élastiques.

— Voilà, dit-il, j'irai droit au but. J'ai un numéro épatant, un truc fou, à donner le frisson à un pot de saindoux. Vos conditions: dans huit jours ça sera plus cher».

— Quoi, qu'il s'exclama le patron ahuri. Quel truc? et d'abord, vos références?

— Aucune. J'ai perdu mon temps jusqu'à présent; j'ai jonglé avec des gibus et des parapluies en province. Mais ma grande idée m'est venue il y a trois mois. J'ai travaillé, tout est prêt et mon truc, le voilà.

Il se pencha à l'oreille de M. de Loudéac, sussura quelques mots.

— Ah! s'écria le patron stupéfait... et ça marche ce truc-là?

— Admirablement. L'illusion est complète. Il y

aura des femmes qui s'évanouiront. Voulez-vous qu'on fasse une répétition cette après-midi?

— Non, non, pas de répétition. Il faut que ça soit une surprise. Vous ne voyez pas, si les machinistes allaient jaser? Allons, tope-là, ma vieille, ta fortune est faite et la mienne aussi.

* *

Le grand jour arriva. Depuis une quinzaine les «Mado's Follies» annonçaient chaque soir sur l'écran lumineux la «great attraction», à mot couverts, naturellement, juste assez pour surexciter la curiosité. On savait seulement que ce serait d'une hardiesse inouïe et les personnes sensibles étaient priées de s'abstenir. La salle était comble, l'atmosphère fiévreuse. Les acrobates, la chanteuse apache, la danseuse nègre passèrent inaperçus.

Enfin, sur les onze heures, le régisseur s'avança devant le rideau et proféra :

«Mesdames et messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous présenter le numéro sensationnel annoncé depuis quinze jours. La direction prie instamment le public d'observer le plus grand silence».

Sur ce, l'orchestre attaqua en sourdine la Marche Funèbre de Chopin, les lustres s'éteignirent, les projecteurs concentrèrent leurs feux rouges sur la scène mystérieuse.

Le rideau se leva. Au premier plan la guillotine levait vers le ciel ses bras avides. L'ignoble lunette, ronde comme l'oeil d'un cyclope, béait vers le public, le fascinait. Le couperet bien astiqué ajoutait une petite note rafraîchissante. Trois longues minutes passèrent dans le silence. Le public, avec un poids de mille kilos sur le coeur, tendait le cou vers la Veuve...

Enfin le petit homme entra, vêtu de noir, plus professoral que jamais. Il salua correctement le public, posa son chapeau haut-de-forme à terre, enleva son col. Puis il s'étendit sur la planche, engagea la tête dans la lunette qu'il referma soigneusement. Il allongea le bras; sa longue main jaune tâtonna un instant le long du montant. Un déclic, le couperet tomba dans un éclair, la tête chauve roula avec un bruit mat sur le plancher de la scène; deux longs jets rouges jaillirent, jusqu'à la rampe et le rideau tomba.

Délivré de son insupportable angoisse, le public trépigna avec des cris hystériques. Des gens se regardaient d'un air idiot, comme le jour de l'armistice et riaient sans savoir pourquoi.

Un malin expliquait le truc à ses voisins :

— Ça se fait avec des miroirs, des jeux de glaces...

* *

Or, derrière le rideau baissé, le tohu-bohu était à son comble, car la guillotine était vraie et le petit homme était un sinistre fumiste, un neurasthénique qui avait voulu s'offrir le luxe d'un suicide original, en présence de trois mille personnes. Et cependant que les machinistes démontaient la guillotine avec une hâte inutile, que le médecin de service essayait vainement de recoller les deux tronçons du petit homme, donnant ainsi un bel exemple de conscience professionnelle, le commissaire de police, blanc d'horreur comme un fromage grec, passait les menottes à Grosveau Anatole, dit Enguerrand de Loudéac.

Mario PETRUS.

Les deux voleurs

— « Carmen,
femme aux yeux endeuillés,
dis-moi qui est mort ?
Si c'est ta mère
je pleurerai,
si c'est un homme,
je suis là.
Mais ne me tue pas avec un soupir.

En te voyant passer
j'ai dit à mon cœur :
quels jolis petits pieds
pour marcher dessus ! »

Elle dit :

— « Tu m'aimes, nos regards se sont enchevêtrés
comme les ronces des haies. Mais écoute : l'amour est une
araignée qui dans un coin de l'âme tisse sa toile en un
silence d'aube. Aucun savant n'a pu en couper le fil. Le
Temps existe, ..

Peut-être qu'un jour je bénirai ta mère ..

Peut-être qu'un jour je te voudrai du bien ..

Puisque l'olive se jure sur l'olivier si personne
ne la cueille.

Et je demanderai que l'on m'enterre,
avec ma petite main dehors .. Pour toi !
Les marguerites fleurissent
chaque printemps.

Mais rentrons chez les voisins voler quelques fleurs ..
Puisqu'ils sont absents, et voler quelques fruits ..

Et, ne jette plus de pierre
à ma fenêtre ;
ma mère a changé
la place de mon lit ..

Ahmed RASSIM.



Nous sommes heureux de reproduire ici la
photographie de Chawky Bey, Prince des
poètes égyptiens à qui tout l'Orient vient de
rendre un hommage éclatant.

Dans notre prochain numéro nous publierons un poème inédit de Chawky Bey.

La Semaine Egyptienne.

De la valeur théorique et de la valeur pratique des lois historiques

A l'occasion de la prochaine expiration des conventions douanières, le Gouvernement égyptien a mis à l'étude le régime des douanes. Grave problème pour l'avenir d'une nation, qui ne laisse pas de soulever des discussions ardues et pas toujours désintéressées. Le pays doit-il être libre-échangiste ? Doit-il, au contraire, être protectionniste ?

Si l'on consulte les augures de la science économique, on ne sera pas facilement tiré d'embarras. Les uns diront : soyez protectionnistes, car, sans droits d'entrée, vos industries ne pourront lutter contre la concurrence étrangère. Les autres déclareront : le libre-échange est la condition nécessaire de la prospérité et de la paix pour tous les peuples. Où est donc la vérité ?

Pirandello l'a dit, — après bien d'autres —, en jouant sur les mots : « à chacun sa vérité ». Il y a, en effet, des vérités pratiques multiples, parce qu'il y a des désirs multiples ainsi que des circonstances multiples. Ces augures, à qui nous faisons allusion, sont sans doute d'excellents économistes. S'ils diffèrent d'avis, c'est ordinairement parce qu'ils ne veulent pas la même chose. Dès lors, leurs « vérités » doivent être différentes. Leur erreur est de prêter à autrui les mêmes désirs qu'à eux-mêmes. Mais, c'est aussi le tort des consultants de ne pas dire exactement les leurs.

Ne perdons donc jamais de vue ceci. Quand on consulte un médecin, il n'y a pas de question préalable, car il n'y a pas de doute au sujet du désir du consultant : celui-ci veut recouvrer la santé. Quand un avocat est consulté pour une mauvaise cause, il peut se demander : mon client attend-il de moi que je le défende sans vergogne en usant de mauvais arguments ? Et de même, quand on consulte un économiste, celui-ci peut se demander : cet homme politique a-t-il une politique de clientèle ? Veut-il favoriser les agrariens ou les industriels ? Veut-il, parmi ces derniers, en privilégier quelques-uns ? Veut-il... ?

C'est parce que de telles questions préalables ne sont pas posées, c'est, tout au moins, parce qu'elles n'ont pas été suffisamment précisées, que les savants économistes et les savants politiques ont trop souvent donné le spectacle de désaccords profonds dans les problèmes que la vie publique impose à leur attention.

On objectera : ces savants devraient être plus psychologues, ils devraient comprendre à demi-mots, ils devraient deviner les intentions de leurs consultants. C'est aussi mon avis, mais c'est là chose difficile !

Pour répondre à la question du choix de la politique commerciale d'un pays, il faut donc poser les questions préalables. Dans des conférences données à la « Société Royale d'Economie politique », j'ai examiné ce problème en supposant que les dirigeants de la vie économique visaient au développement des industries viables afin d'établir les conditions d'une prospérité durable pour une population rapidement croissante.

Un problème technique comme celui-là ne peut être résolu par le seul concours de la théorie pure. Il faut suivre les expériences faites par d'autres pays et, pour cela, consulter l'histoire.

Nous sommes ainsi arrivés aux conclusions suivantes. Le libre-échange n'a jamais été adopté que par un pays

qui pouvait tirer avantage de sa supériorité dans la libre concurrence internationale et, d'autre part, un pays devancé par d'autres dans le développement économique a toujours dû recourir à la protection de son industrie naissante. Libre-échange et protectionnisme sont donc des règles pratiques recommandables l'une et l'autre selon le but poursuivi et selon les circonstances. C'est par erreur que les théories du libre-échange et du protectionnisme sont considérées, par leurs partisans, comme des vérités universelles et permanentes. Protectionnisme et libre-échange peuvent être l'un et l'autre instruments de libération ou d'asservissement économique, facteurs de paix ou facteurs de guerre. Il faut donc distinguer. Il faut poser les questions préalables de buts et de conditions.

L'esprit humain désire, en toute matière, connaître l'ordre naturel des choses et recevoir des commandements qui ne laissent aucune incertitude quant à leur application. Ce désir est si fort que, malgré toutes les mises en garde contre l'utilisation irréfléchie des enseignements de l'histoire, on est porté à considérer les remarques générales dégagées de ces enseignements comme des lois historiques qui lieraient l'avenir.

Ainsi, la question suivante m'a été posée : cette observation relative à l'emploi du libre-échange et du protectionnisme, par suite de son caractère de généralité, c'est-à-dire de loi, ne fixe-t-elle pas un précepte d'action politico-économique auquel nous devons obéir ?

Nous touchons à une question d'ordre pratique et d'ordre théorique extrêmement importante qui nous ramène encore à la considération des questions préalables. L'action sociale doit-elle nécessairement se soumettre aux prétendues lois historiques ? Lui est-il interdit d'aller à l'encontre de telles lois, sous peine de compromettre la santé sociale ?

Rappelons-nous que l'adoption d'un précepte d'action dépend du but que l'on poursuit et des circonstances existantes. Au sujet de la règle que l'Histoire vient de nous fournir relativement à la politique commerciale des Etats capitalistes, les questions suivantes doivent donc être posées préalablement à toute velléité d'application. Voulons-nous la fin pour laquelle la règle d'emploi du libre-échange et du protectionnisme a été conçue et pratiquée, c'est-à-dire voulons-nous pour notre pays, le maximum de richesse et de puissance, tout autre objectif étant subordonné à celui-là ? Voulons-nous, comme tous les hommes d'Etat, que les besoins matériels aient la prééminence sur les besoins psychiques, ce qui conduit directement à l'acceptation de la doctrine de la raison d'Etat ? Si oui, y a-t-il une correspondance suffisante entre les conjonctures actuelles et les conjonctures dans lesquelles cette règle a été appliquée avec succès ?

Nous voyons par là combien de conditions doivent être réalisées pour que nous puissions affirmer que tel procédé, qui a réussi dans de multiples circonstances, convient encore et réussira dans les circonstances présentes. Et c'est le défaut de la plupart des enseignements de l'Histoire et sciences sociologiques de laisser dans la confusion les nombreux postulats qu'ils impliquent.

Dans les sciences physiques et parfois dans les sciences biologiques, l'expérimentateur peut affirmer que les dispositions d'expérience sont suffisamment semblables pour que l'on soit certain d'obtenir des résultats semblables. Dans

les sciences psychologiques et dans les sciences sociologiques, cette affirmation ne peut jamais être faite avec certitude, même s'il y a accord au sujet des buts.

C'est donc par un abus de langage que l'on donne le nom de loi à une constatation générale comme celle que nous venons de faire au sujet de la pratique du libre-échange et du protectionnisme. En réalité, une telle constatation borne son enseignement à ceci : *dans l'ordre théorique*, elle fait supposer que, s'il y a, dans l'ensemble des conditions qui ont déterminé les faits, un certain nombre d'entre elles qui sont contingentes et particulières, il y en a d'autres qui sont constantes et générales. C'est le rôle de l'investigateur scientifique de dégager ces conditions constantes et générales. *Dans l'ordre pratique*, cette constatation conduit à cette conclusion qu'une action qui ne tiendrait pas compte de ces conditions constantes et générales courrait de grands risques d'échouer. Ainsi donc, une constatation générale donne un *conseil de prudence* qu'un esprit téméraire peut, évidemment, refuser d'entendre ; elle ne donne en aucune manière une règle infaillible.

* *

Nombreux sont encore les esprits impatientes de posséder des croyances fermes, basées sur les sciences sociales, qui veulent voir dans de telles constatations historiques l'expression de l'ordre des choses, des lois de la nature. En vertu de ce caractère de vérité constante et universelle, ils en arrivent à dire que la pratique sociale doit se conformer fidèlement, servilement à elles, comme nos techniques se conforment aux lois physiques et biologiques. Nous avons vu quelle était leur erreur.

Mais à dire vrai, — et c'est là un trait de notre psychologie qu'il est utile de signaler chaque fois qu'on le rencontre — leur foi dans ces vérités théoriques résiste rarement à l'épreuve, lorsqu'il n'y a pas concordance entre ce que l'homme désire et la loi elle-même. Tel, qui verra dans la protection des échanges la condition d'un plus large bien-être national, se ralliera aisément à cette loi, si ses aspirations y trouvent un précieux stimulant et s'il se soucie peu des risques qu'il fait courir à la paix du monde. Tel autre, moins asservi à ce qu'il appellera l'égoïsme national, se demandera si cette loi est réellement établie, si l'observation est assez générale et assez constante pour lui accorder une présomption plus approfondie. Et d'ailleurs, il se dira toujours que, si le succès matériel a été plus facile à atteindre par les procédés protectionnistes, il n'en résulte pas que des préoccupations plus élevées témoignent par elles-mêmes d'une vision fautive des réalités. Et il aura raison. L'on ne peut pas conclure *a priori* qu'un homme s'égare parce que, se fixant un but moral, il s'engage dans une voie pleine de difficultés. On ne peut le juger que d'après les aptitudes qu'il révèle à surmonter celles-ci.

Ainsi donc, la constatation de ce qu'on appelle une loi historique ne peut trancher absolument un débat d'ordre théorique, ni un débat d'ordre pratique. Mais la connaissance des différentes expériences de l'histoire et la compréhension de celles-ci, dans leurs contingences particulières, contribuent à éclairer l'intelligence des rapports sociaux et, par suite, la conduite des affaires publiques.

G. HOSTELET

Professeur à l'Université Egyptienne

Le Professeur ANDRÉ LALANDE

M. André Lalande, dont nous publions dans ce numéro le dernier cours sur la Raison, est né à Dijon en 1867, et l'on peut presque dire qu'il appartenait de naissance à l'Université, car il a été le cinquième professeur de sa famille. Son grand-oncle était Doyen de la Faculté de Droit de Paris. Son père après avoir débuté par l'enseignement, l'avait quitté pour devenir Inspecteur d'Académie. Au sortir de l'École Normale, où il fit partie de la promotion de 1885, il débuta à l'École Monge, l'un des premiers établissements qui s'efforcèrent en France d'unir la pratique des sports à une sérieuse éducation littéraire et scientifique. Il passa de là dans divers lycées de Paris, puis en 1904 à la Sorbonne, où il n'a pas cessé d'enseigner depuis cette époque. Avec M. Xavier Léon, il a fondé, en 1901, la Société française de philosophie, dont il fut dès l'origine le Secrétaire Général. Il a été élu en 1924 membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, qui fait partie de l'Institut de France.

Ses publications ont été très nombreuses. Mais la plus grande partie se compose d'articles de Revue qui n'ont jamais été réunis en volumes : ils ont paru pour la plupart dans la *Revue philosophique*, la *Revue de Métaphysique et de Morale*, le *Bulletin de la Société de Philosophie*, la *Revue des Cours et Conférences*, la *Philosophical Review* de New-York. Ils concernent surtout la philosophie, la méthodologie des sciences, la morale. Son premier ouvrage a été un volume de *Lectures sur la Philosophie des Sciences* (1891), aujourd'hui classique, en partie formé d'études originales, en partie de textes ou de documents empruntés à des savants. Quelques années plus tard, parut son œuvre centrale, *La Dissolution opposée à l'Evolution* (1899), dans laquelle il a soutenu, — contrairement à la célèbre théorie de Spencer et aux opinions courantes qui en dérivent, — que le progrès, en matière de science, d'art, de vie morale et sociale, ne se fait pas par différenciation, mais par involution ou convergence, la diversité étant primitive, et les choses progressant dans le sens de l'assimilation. Son *Précis raisonné de Morale pratique* a été une application de cette idée : il vise à mettre en lumière l'unité pratique des jugements rationnels sur le bien et le mal, en opposition avec la diversité des doctrines philosophiques ou des dogmes religieux sur lesquels on les appuie théoriquement. Mais son effort le plus considérable en ce sens a été la rédaction du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, publié par fascicules, de 1902 à 1924, dans le *Bulletin de la Société de philosophie*, et récemment réuni en deux volumes grand in-8° augmentés d'un supplément. Ce travail, fait par une méthode et sur un plan entièrement nouveaux, se compose d'un texte où sont analysés les divers sens des termes philosophiques, et d'une série d'observations, souvent plus étendues que le texte même, adressées à l'auteur par les membres de la Société et par ses Correspondants français ou étrangers ; de sorte que la partie sensiblement acquise et constante des doctrines philosophiques et les discussions qui viennent s'y greffer apparaissent sous une forme matériellement distincte dans la composition même des pages.

On peut encore citer quelques études d'histoire de la philosophie, qui concernent surtout le chancelier Bacon ; mais elles ne se rattachent pas à la grande idée directrice que le Professeur de Philosophie actuel de l'Université Egyptienne a répandue par ses publications principales et par son enseignement : la supériorité des ressemblances sur les différences, et la marche générale de la Pensée en ce sens malgré les résistances de la Vie.

ORION.

Célébration du 25ème ANNIVERSAIRE de la fondation de la MISSION LAÏQUE FRANÇAISE Juillet 1927

La Mission Laïque Française doit organiser en juillet prochain, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, un **CONGRES** et une **EXPOSITION**.

Tous les établissements laïques français et l'étranger sont invités à y participer.

Des circulaires parviendront incessamment aux Directeurs et au personnel de ces établissements pour leur faire connaître les questions que le Congrès devra étudier et les objets et documents pouvant figurer à l'Exposition.

Nous serions heureux si de nombreux adhérents voulaient se joindre à nos amis pour rehausser l'éclat d'une manifestation destinée à marquer les efforts qui sont faits à l'étranger en faveur de l'expansion de la pensée et de la culture française.

On peut d'ores et déjà adresser les adhésions au **SECRETARIAT GENERAL** de la **MISSION LAÏQUE**, 8, rue Bugeaud, Paris (16e).



LA SAGESSE DES HUMBLES

(à propos d'un conte-berceuse grec)

La littérature populaire de tous les peuples reste à jamais un trésor inépuisable; en étudiant telle ou telle autre langue dans ses plus humbles productions qu'aucun nom brillant n'illustre, on reste émerveillé devant la multitude et la variété des légendes, des contes, des croyances, des superstitions, des proverbes, des chansons, des berceuses, des complaintes, de tout ce qui explique et exprime en somme le génie du peuple qui parle la langue qui fait l'objet de nos études.

Plus particulièrement, la langue grecque du fait de sa continuité millénaire et des vicissitudes de l'histoire, en même temps glorieuse et douloureuse du peuple qui la parle depuis trente siècles, paraît fournir la matière la plus riche en légendes et en contes populaires de toute sorte. C'est un de ces produits de la muse populaire que je me propose de présenter aux lecteurs.

S'agit-il d'un conte, d'une berceuse ou d'une parabole? On ne saurait le dire précisément. La classification importe peu; à titre de document je note seulement que je me rappelle, dès ma plus tendre enfance, avoir été bercé par l'original que j'ai essayé plus bas de traduire. D'ailleurs en examinant attentivement le morceau — je ne dis ni poème, ni récit — on constatera qu'il participe aussi bien du conte que de la parabole. Voici la traduction aussi littérale que possible du texte grec:

«Une vieilleuse éclairait la jeune fille qui brodait le mouchoir (1) de son fiancé.

«Vint le rat et rongea la mèche de la vieilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le chat et mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le chien et mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Puis la poutre tomba et écrasa le chien qui mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le four et brûla la poutre, qui écrasa le chien, qui mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le fleuve qui éteignit le four, qui brûla la poutre, qui écrasa le chien, qui mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le boeuf et avala le fleuve, qui éteignit le four, qui brûla la poutre, qui écrasa le chien, qui mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la

veilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le boucher et égorga le boeuf, qui avala le fleuve, qui éteignit le four, qui brûla la poutre, qui écrasa le chien, qui mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.

«Vint le Haros (1) et emporta le boucher, qui égorga le boeuf, qui avala le fleuve, qui éteignit le four, qui brûla la poutre, qui écrasa le chien, qui mangea le chat, qui mangea le rat, qui rongea la mèche de la vieilleuse, qui éclairait la jeune fille, qui brodait le mouchoir de son fiancé.»

Empressons-nous d'avouer que cette traduction est loin de valoir l'original. Son seul mérite, à défaut de beauté, est la fidélité. Mais telle quelle, elle nous permet de jeter un coup d'oeil sur le fond.

Remarquons d'abord l'anthithèse entre le début et la fin de notre historiette. Tout à fait au commencement une image tendre et touchante: la jeune fille qui brode un mouchoir pour son bien-aimé, à la lueur de la vieilleuse. Tout un horizon s'ouvre vers des perspectives d'un heureux avenir.

Par contre, tout se termine par l'intervention brutale de la Mort. On dirait une lourde porte qui se ferme brusquement.

Entre ces deux extrêmes, il y a toute une évolution d'une logique rigoureuse. Il y a une seule victime la jeune fille; un seul profiteur, un seul vengeur, la Mort. Les autres intermédiaires, rat, chat, chien, four, fleuve, boeuf, boucher, sont à leur tour vengeurs, puis victimes.

Au point de vue téléologique, il faut considérer que la moralité de cette histoire est que tout a une fin et que la Mort est le but ultime; il faut bien remarquer que si le Haros, la fin dernière de l'évolution, contre laquelle rien ne prévaut, ne paraît qu'en tout dernier lieu, néanmoins il est présent tout le long du récit jusqu'en effet le chat mangeant le rat, le chien mangeant le chat, la poutre écrasant le chien, le four réduisant en cendres la poutre, le fleuve éteignant le four, le boeuf buvant le fleuve, le boucher égorgant le boeuf, ne font autre chose que remplacer la Mort, dans son office de destruction, sous une forme ou sous une autre.

Incontestablement le conteur est pessimiste, mais son pessimisme est bien adroitement voilé; il est évident que l'idée du poème n'est pas une nouveauté, c'est même un lieu commun; mais ce qui donne une valeur à ce morceau c'est la manière saisissante que l'auteur inconnu emploie pour rendre son idée plus frappante, et en même temps, pour la dissimuler sous un artifice puéril.

En somme, ce conte pour enfants, cette berceuse, peut aussi bien servir pour les très grandes personnes. Ce n'est qu'une adaptation apparemment très naïve du «memento quia pulvis es».

Bien des gens ne verront dans l'accumulation croissante des propositions relatives dans chaque couplet qu'un exercice de diction pour délier la langue. C'est possible,

(1) Un jeu syllabique analogue aux traderidera-dondaine, tralala, etc., est intraduisible.

(1) La Mort.

mais c'est ce qui nous intéresse le moins. Pour notre compte nous voyons un procédé artistique d'une extrême finesse tendant tout simplement à nous faire comprendre la vanité de nos efforts qui doivent tous aboutir au même résultat. Ce résultat est toujours le même, plusieurs fois répété dans chaque couplet, mais sous un autre nom. C'est le comble de l'ironie de la part de l'auteur; l'idée finale, toujours présente, n'est exprimée de son nom poétique que vers la fin. Le mot Haros nous secoue fortement et pendant toute la durée du récit il n'a été question que de lui, mais sous d'autres dénominations. Nous n'y avons pas fait attention. C'est humain. Peut-être aussi il nous a paru indifférent, voire naturel que la Mort sévisse en dehors de l'homme. Mais lorsqu'il s'agit de nos semblables, c'est tout autre chose, non pas parce que nous les aimons tellement — la guerre ignoble l'a prouvé magnifiquement — mais du fait que nous songeons qu'un jour, nous aussi peut-être...

Que dis-je peut-être! Sûrement, hélas!

M. VALSA.

Mülhausen, 28 Mars 1927.



Les Livres Néo-Grecs

Jean Piéridis : (1)

«Un Etranger» et autres contes.

Voilà, certes, un livre qui vaut autant par l'imagination que par le style. Et un style simple, concis, clair qui en rend la lecture facile et attrayante au plus haut degré. Car, le conte, qu'il n'est pas du tout aisé d'écrire, demande avant tout une écriture soignée et la recherche dans l'expression : qualités dont n'est nullement privé notre excellent confrère et ami, M. Jean Piéridis, rédacteur au journal «*Tachidromos*», d'Alexandrie.

Cette plaquette comprend en tout six contes dont voici les titres : **Un Etranger, Le Cheval Blanc, Au Large, Solitude, Le Frère, Séparation.** Ce sont des tranches de la vie réelle et quotidienne que l'auteur a su présenter avec un esprit d'observation et une simplicité de moyens des plus louables.

Caractéristique d'une époque, le livre vivant et exquis de M. Piéridis est une œuvre d'envergure qui a son importance et qui ne manquera point de susciter, impérieux, l'intérêt des lecteurs.

Dr. P. K. Smyrniotis : « Ce qu'est la Splénomégalie » ou du Chapitre XX des affections d'Hippocrate (2).

Nous avons parcouru avec un réel plaisir les quelques pages de cette plaquette où notre éminent ami, le Dr P. K. Smyrniotis, médecin-radiologue de l'Hôpital Hellénique du Caire, expose avec cette facilité de vulgarisation qui lui est coutumière, ses observations personnelles sur les maladies de la rate et le paludisme, de l'effet désastreux que ces affections exercent sur notre organisme et des remèdes qu'il faut employer pour enrayer ce mal.

Nous recommandons vivement la lecture de cet opuscule à tous nos amis et nous adressons au Dr Smyrniotis nos compliments pour le bel effort scientifique qu'il vient de fournir.

P. S.

(1) Edition « Grammata », Alexandrie 1927.
(2) Imprimerie Politis, Le Caire 1927.

Choses de Théâtre

Une mauvaise farce

Ne sutor ultra crepidam.



M. PIERRE WOLFF.

Au mois de janvier dernier, *Comœdia* annonçait, par la plume de son directeur, le prochain départ pour l'Egypte de M. Pierre Wolff. « L'auteur du *Ruisseau* va en Egypte inaugurer un mode de propagande littéraire et théâtrale, ingénieux et varié, riche d'une fertilité certaine. Assez éloignées de la distraction pure et simple pour que l'ensemble des conférences données et des ouvrages représentés avoisine l'enseignement, assez éloignées de la pédagogie et de la propagande doctrinale pour que l'attraction et le charme du seul esprit français dominant les doctrines, rassemblées par M. Pierre Wolff dans une courbe éclectique, embrassent les deux derniers siècles de notre production littéraire et dramatique ; elles seront pour nos amis égyptiens, pleines à la fois d'agrément et d'utilité. »

Que l'ancien président de la Société des Auteurs dramatiques de France ait eu le désir de venir en Egypte pour refaire, en même temps que sa santé, une bourse un peu aplatie, rien de plus naturel. Malgré la crise du coton, l'Egypte est riche et généreuse. Mais que M. Pierre Wolff ait décidé de séjourner à Héliopolis « pour y donner une suite de conférences illustrées par des œuvres consacrées », c'est ce qu'on admettra difficilement.

Car la première condition pour faire une série de conférences est d'avoir quelque chose à dire, — la seconde étant, n'est-ce pas ? de savoir ou de pouvoir le dire. Or non seulement l'auteur des *Marionnettes* n'avait rien à dire, mais encore il nous est impossible de lui reconnaître aucune des qualités requises d'un conférencier. Je sais bien que ses « conférences » se sont transformées heureusement en « causeries » d'un ton plus modeste, et qu'il avouait même, à son retour en France, n'avoir voulu donner que « des conversations entre amis. » Je me souviens également que M. Wolff a fait une critique violente, fort peu spirituelle, du genre « conférence ». Voulez-vous la recette pour composer une belle conférence ? « vous vous enfermez le matin, dit-il, dans une chambre, avec un stylographe, quelques feuilles de papier blanc, et quatre ou cinq bouquins traitant d'un même sujet, de préférence peu connu. Après avoir parcouru les bouquins, votre stylographe rédige, de lui-même, la conférence désirée. Il suffit de servir chaud, devant un tapis vert et un verre d'eau. Et vous passez alors pour un érudit ! » Je rappellerai poliment à M. Pierre Wolff certaine fable de La Fontaine, où il est question de raisins : « Ils sont trop verts... » Le Caire a ses raisins

N'empêche que les auditeurs qui s'attendaient à entendre des conférences littéraires sur le théâtre contemporain, furent odieusement trompés. Je ne sais si vous avez assisté à ces « causeries » de l'Héliopolis-Palace. Pour ma part, je les ai subies six dimanches de suite : ce fut un vrai scandale. Une voix éraillée dont la portée ne dépassait pas les toutes premières rangées de chaises, une diction affreusement monotone, et, pour ce qui est des sujets traités, il est difficile d'imaginer rien qui soit aussi pitoyable. Vous en jugerez vous-même par ce compte-rendu, que je certifie authentique et qui constitue le type invariable de toutes les autres causeries. Il s'agit par exemple de présenter le *Baiser* de Théodore de Banville, pièce exquise d'un poète charmant. C'est bien simple :

« Mesdames et Messieurs, le *Baiser*, qui sera tout à l'heure représenté devant vous, est l'œuvre de Théodore de Banville. Banville est un poète parnassien, qui avait beaucoup d'amis, entre autres, Alexandre Dumas, Théophile Gautier et Baudelaire. Baudelaire, l'auteur immortel des *Fleurs du Mal* n'a pas eu une vie heureuse. Un jour (suit une anecdote insipide sur Baudelaire). Théophile Gautier, le somptueux poète d'*Emaux et Camées*, fut un grand jongleur de rimes et de rythmes. Un jour (suit une anecdote, non moins insipide, sur Gautier). Alexandre Dumas, le romancier et l'auteur dramatique bien connu, fut un homme d'un esprit incomparable. Un jour . . . (suit une troisième anecdote, sur Dumas fils. »

« Mesdames et Messieurs, je dois vous présenter mes excuses pour ma voix, qui est un peu voilée. (Je voudrais que mon visage le fût également !) Mais je ne veux pas retarder plus longtemps votre plaisir et je laisse la place à Mlle Dubas qui va vous interpréter des chansons d'hier et d'aujourd'hui. »

La première fois, je crus le « conférencier » indisposé par son récent voyage et me dispensai de tout commentaire. Mais je ne tardai pas à constater que la voix restait toujours aussi voilée, malgré l'air salubre et le beau soleil d'Héliopolis. Mais comme les distractions sont rares, et que, d'autre part, la troupe amenée par M. Pierre Wolff ne manquait pas d'agrément, je continuai à assister à ces après-midi du Palace : la voix charmante de Mlle Dubas, la grâce des actrices et le talent des acteurs attirèrent un public assez nombreux.

A la première représentation, — sur invitations spéciales, — on distribua un alléchant programme, consacré tout entier, ou presque, à la gloire de M. Wolff. Page autographe du « maître »; portrait du « maître » (le cliché ci-contre en donnera une idée approchée); liste des principaux ouvrages du « maître »: « . . . *Le Secret de Polichinelle* » (c'est le secret de Polichinelle que M. Pierre Wolff, après avoir gagné de l'argent avec ses droits d'auteur, en dépensa beaucoup plus avec ses petites amies . . .) « . . . *Après l'amour . . . La Noce . . . La Cruche* » (Tant va la cruche à l'eau . . .) « *Le Chemin de Damas* » (L'auteur aurait mieux fait de prendre ce chemin-là plutôt que celui du Caire). Quelques pages plus loin, le programme reproduit une élogieuse appréciation de M. de Porto-Riche sur M. Pierre Wolff: « . . . On croirait qu'il a plusieurs cerveaux à sa disposition, tant ses dons sont variés, contradictoires . . . On ne peut jamais prévoir le genre de comédie qu'il est en train d'écrire » (ou de jouer ! Ni le genre de conférences qu'il va donner : si nous l'avions pu prévoir . . .) « Les sujets qu'il imagine ressemblent à des bonnes fortunes » (pour qui ? pour l'auteur seulement, je pense. A ce propos, on dit que le baron Empain, qui fit les frais de l'expédition Wolff, dota le « maître » d'une somme rondelette, et l'imposa presque de force à la direction de l'Héliopolis-Palace . . .)

Par galanterie sans doute, la presse égyptienne ne fit aucune critique. Ainsi, durant six semaines, nous dûmes avaler, sans mot dire, les pillules Wolff. Mais voici le comble.

A son retour en France, M. Wolff fut interviewé par *Comœdia*, sur les impressions qu'il avait rapportées de son

séjour en Egypte. Après les compliments d'usage sur la courtoisie des Egyptiens, la beauté admirable du pays, après quelques détails sur ses « conférences » et un mot sur ses succès dans le monde (nous pourrions sur ce point compléter les souvenirs de M. Pierre Wolff . . .), l'auteur des *Marionnettes* raconte qu'un riche égyptien le conduisit un jour dans le plus beau quartier du Caire et, montrant un immeuble en voie de démolition, il lui proposa la moitié du terrain pour y construire un théâtre français : « vous avez maintenant la possibilité de doter le Caire d'une scène française ? » Bien entendu, M. Wolff s'empressa, dit-il, d'accepter une offre aussi fantastique qu'imprévue !

Tout cela serait fort bien et de peu de conséquence . . . Mais M. Wolff oublie qu'il y a, en Egypte, quelques personnes qui, par profession ou par plaisir, lisent *Comœdia*, — que les journaux égyptiens, en mal de copie, ont accoutumé de reproduire des articles de quotidiens français, et qu'enfin le pays des Pharaons n'est pas peuplé d'Iroquois ni d'imbéciles. On ne saurait impunément abuser de la crédulité du public. Aussi, j'accorderai volontiers que « M. Pierre Wolff laisse en Egypte une impression durable. » Mais sur la qualité de l'impression, je vous laisse juges.

Pour ce qui est du théâtre français que M. Pierre Wolff a l'intention de fonder, grâce à la générosité du Mécène égyptien (que la discrétion seule l'empêche de nommer), je proposerais comme répertoire de la première saison, consacrée naturellement à ce bienfaiteur des lettres françaises, à ce maître du théâtre contemporain : *La Cruche*, 2 actes ; *Les Ailes brisées*, 3 actes, et *Dieu ! que les hommes sont bêtes !*, un acte (toutes pièces de M. Pierre Wolff). On pourrait d'ailleurs faire alterner ces chefs-d'œuvre avec quelques pièces classiques, et l'on aurait alors le choix entre *L'Etourdi* ou *Les Fâcheux*, à moins qu'on ne préfère *Le menteur*.

R. L. B.



Tendresse

*Viens et crois à la tendresse
Que renferme mon cœur aimant
J'ai tout donné, sans ivresse
Viens et crois à ma tendresse.*

*Ne doute pas de la parole
De ma promesse, de mon serment
Si mon baiser n'est qu'une obole
Ne doute pas de ma parole.*

*Berce à l'ombre de ce cœur
Le foyer glacé de ton âme.
L'amour n'est pas toujours vainqueur
Berce l'ombre de mon cœur.*

*Vois, je te confie ma faiblesse,
Mon grand amour... et toi demain
Tu m'apporteras ta tendresse
Vois, je te confie ma faiblesse.*

NIZZA



Comment se transmettent les énergies rayonnées par les astres

Interprétation rationnelle de certains phénomènes astronomiques demeurés inexpliqués

Le 2 Mai dernier, à l'Institut d'Égypte, le Prince Ibrahim Ben Aayad, homme de science remarquable, a fait, devant une éclectique assemblée composée de savants et intellectuels une conférence particulièrement intéressante par la nouveauté et la hardiesse des idées.

La nouvelle théorie exposée par le conférencier paraît d'ailleurs reposer sur des principes scientifiques assez solidement établis pour pouvoir subir avec succès les plus vives controverses.

Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs le texte complet de cette conférence.

Nous savons que les corps matériels en général, qu'il s'agisse en ceci de la matière inerte ou de la masse organique, rayonnent autour d'eux une quantité plus ou moins grande d'énergie que nous appelons énergie rayonnante par opposition à celle transmise par conductibilité ou réaction chimique. Les énergies rayonnées par les corps se manifestent à nos sens sous formes d'énergies calorifiques, lumineuses ou électriques qui ne sont d'ailleurs que des variétés d'une énergie plus générale, l'énergie cinétique ou de mouvement. Les rayonnements sont dus aux dissociations matérielles provoquées par des élévations de température ou de pression ou par des réactions chimiques.

Sans entrer dans les développements auxquels nous entrainerait une étude même succincte de la constitution atomique des corps, développements qui ne sauraient trouver place dans le cadre restreint d'une conférence, nous indiquerons en passant que les corps matériels sont, suivant les dernières précisions de notre physico-chimie, constitués par des particules extrêmement petites, gravitant les unes autour des autres exactement comme gravitent les planètes autour des soleils et ce avec des vitesses considérables qui sont de l'ordre de la vitesse de la lumière. La vitesse de la lumière atteint comme vous le savez environ 300.000 km. à la seconde. Nous donnons à ces corpuscules matériels le nom de molécules et d'atomes. Quant aux atomes ils se subdivisent en ions et électrons. Pour donner une idée des concentrations atomiques qui constituent la masse des différents corps, il suffira de vous citer que les dernières recherches de Perrin paraissent établir qu'il y aurait près de 35 milliards de millions de molécules d'hydrogène dans un millimètre cube de ce gaz. Des agents chimiques et mécaniques peuvent amener dans ces systèmes atomiques des perturbations telles que le système se désagrège et les éléments de dissociation constitués par les ions et les électrons rayonnent dans l'espace suivant des trajectoires paraboliques très étendues donnant ainsi lieu aux phénomènes calorifiques, lumineux et électriques. Indépendamment des corps incandescents, tels que les soleils, toute une série de corps froids tels que l'uranium, le radium, le thorium, l'actinium et leurs similaires émettent des radiations très intenses qui sont ces produits de désintégration de ces corps dus à un surcroît d'énergie intermoléculaire. De même, si nous engendrons une différence de potentiel suffisante entre la cathode et l'anode d'un tube de Crookes nous assistons au phénomène des rayons cathodiques qu'on est arrivé à extérioriser et à en calculer la vitesse qui est de l'ordre de celle de la lumière. Mais voyons à présent, pour en arriver à l'essence même du sujet qui nous occupe, comment se comportent ces variétés de rayonnement vis-à-vis des champs magnétiques et des champs d'attraction dont les propriétés sont d'ailleurs identiques.

Notre physique classique et expérimentale, tout en admettant, surtout après les dernières précisions d'Einstein, que la lumière, la chaleur et l'électricité ont une masse, ne semble toutefois tirer de ceci aucune conclusion pratique en dehors du fait que les rayons lumineux se laissent

dévier par les champs d'attraction. Nous savons, en effet, que les observations faites en Amérique, au Wilson Observatory, en vue de vérifier pratiquement les indications d'Einstein ont établi définitivement que les rayons nous parvenant de certains astres, en passant dans les régions voisines du Soleil, se trouvaient sensiblement déviés sous l'effet du champ d'attraction solaire. Quant aux autres formes de rayonnement tels que les rayonnements du radium et les rayons cathodiques ils se laissent tous dévier par les champs magnétiques. Notre physique expérimentale admet, il est vrai, que les rayons X ainsi que les rayons γ du radium font exception à cette règle ; mais cela doit être une erreur due à l'imperfection de nos instruments de mesure. Il n'est pas, en effet, admissible que les rayons X et les rayons γ du radium, malgré leurs grandes vitesses, qui s'approchent de celle de la lumière, et leur amplitude d'oscillation qui est même inférieure à celle des rayons ultra-violet, ne subissent pas l'action des champs magnétiques ou d'attraction alors que la lumière qui est douée d'une plus grande vitesse la subit. Puisque la lumière proprement dite a une masse et se laisse dévier il est incontestable que les rayons X et γ ne peuvent en être dépourvus car il est aujourd'hui suffisamment établi que la masse d'une particule matérielle est inversement proportionnelle à sa vitesse. Admettre que les champs magnétiques et d'attraction universelle sont sans influence sur les rayons X et γ ce serait admettre que ces rayons sont doués de vitesses encore plus grandes que celles de la lumière proprement dite ce qui équivaldrait à rejeter les théories récentes les mieux confirmées en ce qui concerne la propagation de la lumière.

Il ne semble pas douteux que si le mode de propagation des rayons γ et X pouvaient être étudié sur un parcours étendu de leur trajectoire à travers les champs d'attraction interstellaires, ils accuseraient une courbure plus accentuée que celle constatée pour les rayons lumineux.

Partant donc du fait que toutes les radiations énergétiques émises par les corps, subissent l'influence des champs d'attraction et se laissent dévier dans le sens des lignes de force de ces champs si ces lignes de force ont la même direction que les radiations considérées, et s'écartent au contraire, de ces lignes de force si celles-ci s'exercent perpendiculairement au plan d'émission des radiations, il est permis d'en tirer toute une série de conclusions qui nous conduiront à l'explication de phénomènes astronomiques importants que la théorie des émissions par rayonnement, telle qu'elle est actuellement admise par notre physique, est incapable d'expliquer.

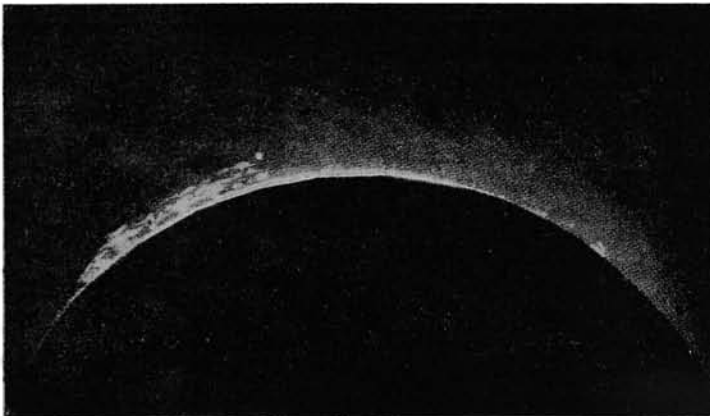
Nous pouvons donc, en ce qui concerne les énergies radiées par les astres, poser les principes suivants : —

1) Les astres ne rayonnent pas avec une égale intensité suivant toutes les directions de l'espace. Il y a transport d'énergies plus considérables dans le sens des lignes de force des champs d'attraction entre l'astre rayonnant et les corps secondaires qui gravitent autour de lui. Cette canalisation des énergies rayonnées vers les corps secondaires environnants est proportionnelle à l'intensité des champs d'attraction, c'est-à-dire à l'importance des masses en présence.

2) Les émissions solaires par rayonnement atteignent leur intensité maximum dans le sens de la résultante des champs de gravitation provoqués par les systèmes planétaires et les astres environnants.

Voyons tout d'abord dans quelle mesure les deux principes précédents trouvent leur justification en ce qui concerne le mode d'émission des énergies solaires. Nous savons

tous, que notre Soleil placé au centre du système planétaire dont fait partie notre Globe, a des dimensions considérables, soit un diamètre moyen de près de 1.394.000 kms., une masse 333.432 fois plus considérable que celle de notre Planète quoique sa densité moyenne soit à peine de 1 1/2 fois celle de l'eau ; la distance moyenne qui la sépare de nous est de 149.510.000 kms. Cette fournaise immense possède un mouvement de rotation sur elle-même et effectue un tour complet en 25 jours et un tiers. On conçoit dès lors, que les particules matérielles de sa surface possèdent des vitesses angulaires considérables s'élevant à plus de 2.000 mts. par seconde pour les particules de la photosphère tandis que la matière qui s'étend beaucoup plus loin, vers les limites perceptibles de la Corona solaire et que la photographie arrive à fixer sur une épaisseur de plus d'un rayon solaire, doit être animée de vitesses de rotation beaucoup plus considérables.



La Chromosphère et les protubérances (prot. quiescentes)
Vues pendant une éclipse totale.

D'importants travaux entrepris au moyen de la spectrohéliographie nous permettent, aujourd'hui, d'avoir des notions précises au sujet de la composition des couches gazeuses et éruptives qui enveloppent le soleil. La chromosphère qui succède immédiatement à photosphère, ou couche de surface, possède une épaisseur d'environ 10.000 kms. et est le siège d'éruptions formidables sous forme de protubérances rougeâtres décelant l'émission d'énergies calorifiques considérables. Ces protubérances paraissent, d'après l'analyse spectrale, principalement composées d'hydrogène et de vapeurs de calcium. Une partie de ces protubérances ont un caractère éruptif et explosent tels des volcans soudainement entrés en activité, donnant lieu à des gerbes lumineuses se propageant avec des vitesses fantastiques atteignant plusieurs milliers de km. à la seconde. Il faut croire que les gerbes de gaz hydrogène, transportées à de pareilles vitesses, à travers la Corona solaire dont les molécules constitutives sont animés de vitesses de rotations considérables, donnent lieu, par leur rencontre avec ces molécules, à des phénomènes de dissociation intense d'où rayonnement des atomes constitutifs sous forme d'énergie calorifique, lumineuse ou électrique. La Corona est en quelque sorte l'atmosphère solaire où les jets de gaz hydrogène et calcium viennent brûler en gerbes volumineuses au cours de leur passage. Les dissociations moléculaires et les désintégrations atomiques auxquelles donne lieu ce mécanisme de surface sont la source des énergies calorifiques, lumineuses et électriques radiées par le Soleil. Ainsi, indépendamment des produits de dissociation atomiques émis par le Soleil sous forme d'atomes et électrons, nous devons assister à des émissions considérables de matière à l'état moléculaire dont l'hydrogène et le carbone sont les représentants essentiels. Suivant la vitesse initiale d'expulsion, une partie de ces corpuscules moléculaires retournent à la surface solaire tandis que d'autres s'en éloignent indéfiniment ou sont happés au passage par les astres ou les planètes environnants. Un calcul simple nous permet d'établir qu'un corps matériel projeté hors du soleil avec une vitesse initiale

de 6.200 kms. à la seconde n'y ferait plus jamais retour et s'en éloignerait indéfiniment à moins d'être happé au passage par un autre astre. Il convient d'ajouter qu'une masse projetée hors du Soleil avec une vitesse initiale inférieure à 6.200 kms. peut aussi ne pas y faire retour si elle s'engage dans le champ d'attraction d'un autre corps céleste. Nous savons, d'ailleurs, qu'il nous est aisé de calculer l'effort de propulsion qu'il nous faut imprimer à un bolide sollicité par des corps célestes diamétralement opposés, pour qu'échappant aux efforts d'attraction de l'un il aille tomber sur l'autre. C'est le fameux problème des 3 corps imaginé par Jules Verne et dont la solution se résume en une simple équation du second degré. Mais l'émission des matériaux solaires sous forme d'énergie ne se fait pas normalement à sa surface, les projections matérielles ont des directions très variées ainsi que nous l'indique d'ailleurs l'aspect général des jets lumineux constituant les régions denses de la Chromosphère et de la Corona. Dans les régions de l'équateur solaire les trajectoires d'émission offrent une obliquité plus grande dans le sens de la rotation de l'astre. On peut donc classer les matériaux émis par les soleils en 3 catégories distinctes :

- 1) Emissions matérielles de constitution moléculaire qui font retour au soleil ou viennent graviter autour du noyau limité à la photosphère.
- 2) Emissions qui ne font plus retour parce que douées d'une force de propulsion de plus de 6.200 km. à la seconde ou parce qu'elles ont été happées par les champs d'attraction des corps célestes environnants et particulièrement par les planètes.
- 3) Emissions sous forme de radiations atomiques dues à la dissociation totale de la matière sous forme d'ions et



La lumière zodiacale. (1)

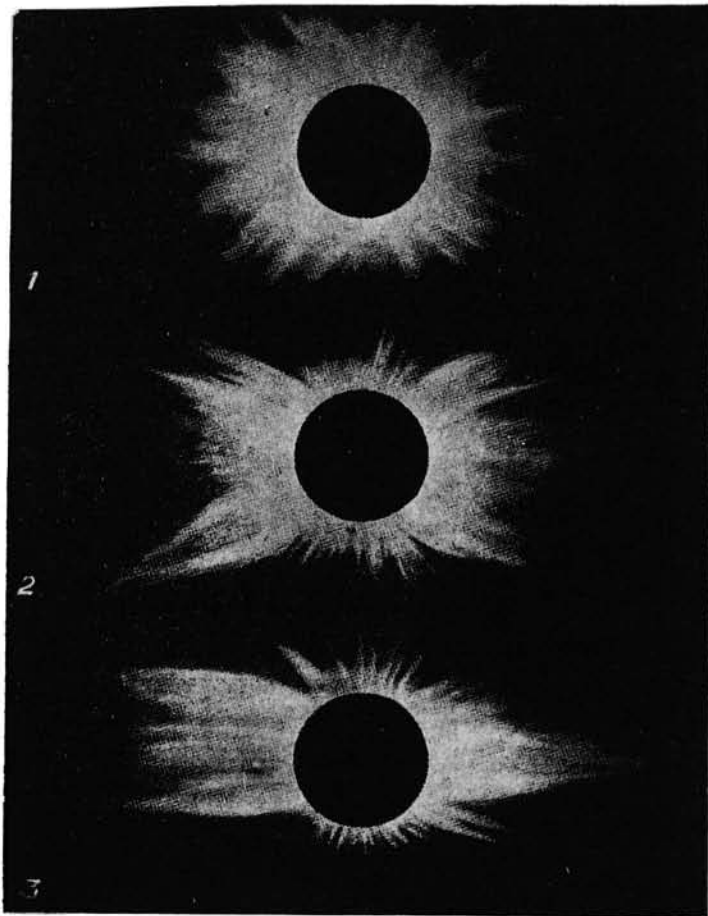
Cette lueur très douce est représentée ici avec exagération dans son intensité et ses contours, afin d'en faire ressortir le caractère et les conditions d'observation.

d'électrons et douées de vitesses considérables qui atteignent près de 300.000 km. à la seconde, pour les électrons. La vitesse des ions est plus petite et atteint environ 200 km. à la seconde ainsi qu'on peut le vérifier sur les rayons canaux ou de Goldstein qui se forment derrière la cathode des tubes de Crookes.

Les considérations qui précèdent nous conduisent à la conclusion que les émissions solaires, corpuscules matériels ou masses gazeuses, ne se font presque jamais normalement à sa surface et subissent l'influence des champs d'attraction du système planétaire à un degré qu'on ne peut sup-

(1) Quelques uns de nos clichés ont été empruntés à l'intéressant ouvrage de M. Lucien Beroux.

poser négligeable. Etant donné, en effet, que toutes les énergies transmises par rayonnement se laissent dévier dans le sens des lignes de forces des champs d'attraction



Aspects variés de la corona solaire.

1 Epoque d'activité solaire maximum. — 2. Epoque intermédiaire. — 3. Epoque du minimum.

environnants, la Terre de même que les autres planètes, canalise à son profit une bonne partie des énergies émises par le Soleil. On pourrait objecter que les planètes ont des masses très petites relativement au Soleil et que les efforts d'attraction qu'ils peuvent exercer sur les émissions solaires sont par suite négligeables. Ainsi la Terre a une masse 333 mille fois plus petite que celle du Soleil et en est distante de 1.394.000 kms. Jupiter, la plus grosse planète du système solaire, a une masse environ mille fois plus petite que celle de l'astre du jour. Mais nos expériences



Grande protubérance éruptive de 200.000 km. de haut.
(Photographie prise à l'observatoire du Mt. Wilson).

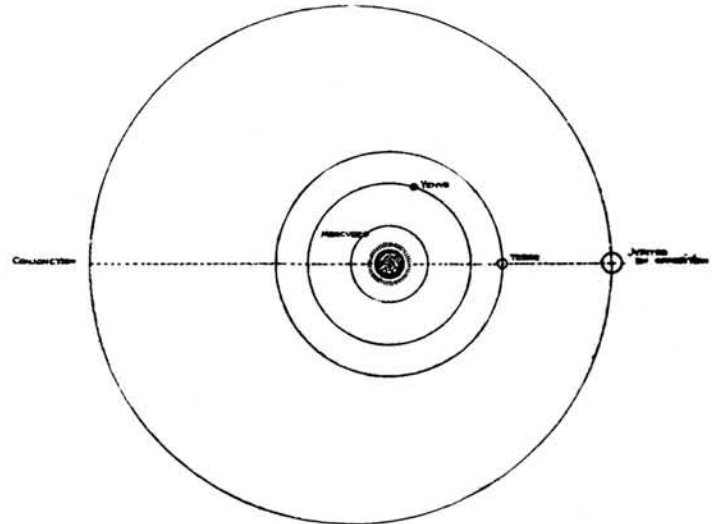
physiques nous ont invariablement démontré que lorsqu'il s'agit de mesures astronomiques où les relations d'espace, de temps, de masses et de vitesse interviennent avec des chiffres énormes, les moindres négligences nous conduisent à de graves erreurs par répétition. En mécanique céleste, les précisions seules peuvent nous conduire à des solutions rationnelles.

Nous allons d'ailleurs faire intervenir ici quelques considérations importantes.

Chacun de nous connaît le processus mécanique qui préside à la formation bi-quotidienne des marées qui soulèvent et abaissent les eaux des grandes mers. Elles sont dues aux attractions exercées par la Lune et le Soleil sur les étendues liquides de notre Globe. Ici l'action de la Lune est plus considérable, celle du Soleil est plus faible (2/5 à cause de sa grande distance. Les marées sont dues au fait que le Soleil ou la Lune attirent plus fortement les particules d'eau de la surface du globe tournée vers eux puisque ces particules sont moins distantes que celles situées sur la face opposée du globe. Ce sont les différences d'attraction qui font naître une protubérance liquide et un enfoncement réciproque qui balayent successivement les côtes par suite de la rotation de la Terre. A l'époque de la pleine lune, le Soleil et la Lune coordonnent leur efforts, et on assiste aux hautes marées de vives eaux.

Nous devons assister à des effets du même genre en ce qui concerne l'action des champs d'attraction s'exerçant entre les planètes et le Soleil.

La densité moyenne du Soleil est de 1,36 soit un peu supérieure à celle de l'eau. On peut en conclure que les couches superficielles du Soleil ont une densité bien inférieure à celle de l'eau. L'influence des effets d'attraction de la Terre sur ces couches superficielles immédiatement opposées à l'action terrestre, ne sera donc pas négligeable



Jupiter à son périhélie se trouve en opposition avec notre terre.

quoique l'intensité de la pesanteur à la surface du Soleil soit plus de 17 fois supérieure à l'intensité de la pesanteur sur notre globe. Quant aux effets de ces attractions sur la photosphère et sur les corpuscules de la Corona solaire elle sera encore moins négligeable surtout si nous faisons intervenir l'action combinée de deux ou plusieurs planètes en opposition avec notre Terre. Supposons le cas de Jupiter venant en opposition avec notre planète alors qu'il se trouve à son périhélie. Nous savons que dans ce cas spécial qui se renouvelle périodiquement tous les 12 ans environ la distance moyenne de Jupiter au Soleil qui est de 775 millions de km. se trouve réduite de près de 40 millions de km., son attraction sur le Soleil se trouve par suite considérablement augmentée puisqu'elle est inversement proportionnelle au carré des distances. L'action de Jupiter sur le Soleil est deux fois et demie supérieure à celle que la Terre exerce sur le Soleil. On conçoit dès lors l'importance des perturbations que l'action combinée de Jupiter et de la Terre

peuvent dans ce cas exercer sur les couches superficielles du Soleil surtout si une troisième planète telle que Vénus se trouve en même temps en conjonction inférieure.

Une coïncidence caractéristique à signaler est d'ailleurs le fait que les périodes undécennales de plus grande activité solaire qui se traduisent par une recrudescence des tâches solaires et toute une série de perturbations magnétiques et météorologiques à la surface du globe, correspondent très sensiblement aux oppositions de Jupiter avec notre planète lorsque Jupiter est à son périhélie, coïncidence qui a lieu environ tous les 12 ans. Ainsi notre Terre s'est trouvée en opposition avec Jupiter au périhélie en 1892, 1903 et en 1925; quant aux recrudescences maxima de l'activité solaire elles ont eu lieu successivement en 1871, 1883, 1893, 1904, 1925. Cette coïncidence des dates paraît confirmer suffisamment notre théorie.

Quant aux effets des champs d'attraction des planètes sur les corpuscules de la Corona solaire elles sont d'autant plus sensibles que la Corona qui paraît constituée en majeure partie des résidus positifs des éléments de dissociations atomiques, s'étend bien au-delà des limites que lui assignent nos facultés visuelles et la photographie; probablement jusqu'aux limites extrêmes de notre système planétaire. Son aspect lenticulaire, suivant un plan de symétrie passant par l'équateur solaire, pourrait trouver sa confirmation dans l'aspect général de la lumière zodiacale qui n'est probablement, ainsi que l'indique une hypothèse récente, qu'une partie de la Corona vue par la tranche. Ce sont les tourbillons des corpuscules de la Corona entraînés par le mouvement de rotation de notre globe qui doivent donner naissance au magnétisme terrestre, la Terre étant ainsi assimilable à un immense aimant solénoïdal. On s'explique dès lors aisément pourquoi nos boussoles se mettent en croix avec ces courants pointent vers le nord. Ce sont d'ailleurs ces mêmes courants qui doivent servir de médium pour les transmissions des ondes hertziennes, qu'utilisent nos transmissions sans fil.

Nous ferons, d'autre part, remarquer que la lumière zodiacale offre des variations de luminosité périodiques. Il serait intéressant de rechercher si ces variations ne sont pas en corrélation avec les époques d'opposition des planètes principales avec notre Terre et si ce n'est pas à la canalisation plus ou moins intense des éléments corpusculaires de la Corona dans le sens des lignes d'attraction de notre planète que sont dues les perturbations magnétiques et météorologiques qui agitent nos boussoles et troublent nos transmissions télégraphiques.

On voit donc en résumé que les radiations solaires de la région équatoriale ne sont pas absolument indépendantes des positions relatives des planètes, que la Terre ne reçoit pas la même quantité d'énergie solaire en chacune de ses positions sur son orbite et que le Soleil émet plus d'énergie suivant les lignes de force des champs de gravitation engendrés par les planètes que suivent les autres régions de l'espace.

La constante solaire, dont la détermination est un des problèmes fondamentaux de notre physique, ne saurait, dès lors, servir de base pour la détermination de l'énergie totale radiée par le Soleil. Nous savons que l'on entend par constante solaire la quantité de chaleur reçue en moyenne par l'unité de surface de la Terre dans l'unité de temps.

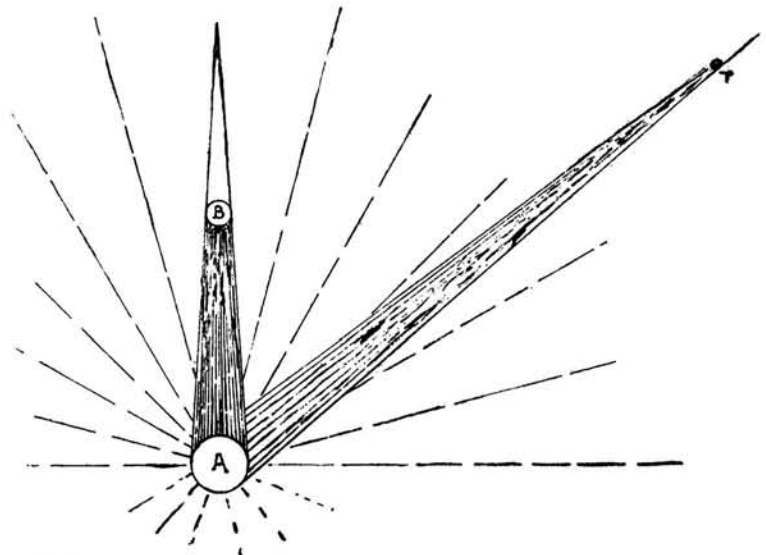
Il apparaît comme évident que la quantité totale d'énergie radiée par le Soleil doit être sensiblement inférieure à celle qu'indique notre physique en se basant sur la valeur de la constante solaire.

Recherchons, pour terminer, l'explication des variations de luminosité que l'on constate chez un grand nombre d'étoiles appelées étoiles variables. On a pu, jusqu'ici identifier et cataloguer des centaines d'étoiles variables, pour la plupart étoiles doubles et le nombre de celles observées s'élève déjà à des milliers. Nous ajouterons d'ailleurs, que toutes les étoiles doivent subir des variations de luminosité périodique mais qu'il nous est impossible de nous en rendre

compte, les variations de la plupart d'entre elles étant trop faibles pour que nous puissions les constater. Ces variations ont lieu ou par fluctuations lentes, les maxima et minima d'intensité étant séparés par de nombreuses années, ou par des fluctuations rapides où les maxima et minima d'intensité sont atteints en quelques jours et parfois en quelques heures.

Il est possible que les variations de luminosité de certaines étoiles se faisant à courte période, soient provoquées par des éclipses partielles dues à la présence autour de la primaire d'un corps obscur, ou moins lumineux, venant périodiquement s'interposer entre cette primaire et notre Terre. Cela peut se produire par exemple pour des étoiles du type d'Algol ou δ de Persée. L'analyse spectrale basée sur le déplacement des raies du spectre (Méthode Doppler-Fizeau) a démontré qu'Algol était composée de deux étoiles l'une étincelante et de dimension un peu plus grande que notre Soleil, l'autre un peu moins grosse et obscure, la seconde vient périodiquement éclipser la première. Algol est normalement de la deuxième grandeur (exactement 2,3); pendant deux jours et demi son éclat subit des variations légères qui s'accroissent subitement pendant 4 heures et demie, l'éclat de l'étoile s'abaisse ainsi à la 3,5 grandeur, puis elle revient également en

1/2 heures à son éclat primitif. Nous assistons donc ici à deux phénomènes distincts: 1) fluctuations légères



suivies 2) variations d'éclat rapide; les variations d'éclat rapide de ce genre peuvent s'expliquer par des éclipses partielles.

Mais il est impossible d'attribuer à des éclipses les fluctuations lentes que subit l'intensité lumineuse d'un grand nombre d'étoiles variables à longues périodes, les maxima et minima étant parfois séparés par plusieurs années. Il ne peut s'agir ici d'éclipse puisqu'il est impossible d'assigner à une éclipse une aussi longue durée, la secondaire devrait, en effet, se mouvoir avec une lenteur inconciliable avec les lois de la mécanique céleste, les distances et les masses respectives d'un grand nombre d'étoiles doubles nous étant d'ailleurs connues.

Ces variations périodiques de luminosité des étoiles paraissent donc trouver leur explication la plus rationnelle dans les effets d'attraction que doivent exercer les corps obscurs en révolution autour de leur primaire, sur les rayons lumineux émanant de celle-ci, canalisant ainsi, à leur profit, une plus grande partie d'énergie lumineuse et ce au détriment des régions extérieures à leurs champs d'attraction.

On peut constater sur la figure ci-dessus qu'un observateur terrestre occupant la position T verra l'astre A plus ou moins lumineux suivant les positions respectives de l'astre obscur B, ce dernier corps devant canaliser vers lui une portion notable des énergies rayonnées par B au détriment des émissions faites dans la direction de T

Ainsi paraissent donc s'expliquer certains phénomènes astronomiques demeurés jusqu'ici mystérieux et il nous semble que les deux principes que nous nous sommes permis de soumettre à l'appréciation de l'honorable Corps

Académique qui constitue l'Institut d'Egypte, peuvent encore donner lieu à toute une série de déductions nouvelles qui aideront peut-être à en vérifier l'exactitude.

Prince Ibrahim Ben Ayad.

KURSAAL DALBAGNI

Les Fêtes des Etablissements de la Mission Laïque Française du Caire

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.M. LE ROI

Tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de la Mission Laïque Française en Orient ont pu constater, avec plaisir, que la fête scolaire donnée par ses établissements le 13 Avril 1927 a été pour les Lycées un véritable succès.

La salle du Kursaal, gracieusement offerte par le Chev. Dalbagni, était pleine de spectateurs, parents et amis d'élèves, tout disposés à applaudir les petits acteurs. Ceux-ci, d'ailleurs, n'eurent pas à bénéficier de l'indulgence qui leur était accordée: la pièce fut jouée avec intelligence et entrain, les danses exécutées avec beaucoup d'ensemble et infiniment de grâce.

Les tout petits, marquis et marquises, négrillons et masques de Carnaval, offraient, en esquissant leurs pas et chantant leur ronde, l'application du tout petit écolier qui met sa coquetterie à vaincre la difficulté; et ils étaient exquis, jusque dans leurs maladresses.

Souples et harmonieuses dans leurs évolutions, les jeunes filles des classes secondaires ont fait honneur à leur professeur Mlle Dalbret; les grands ballets ont été

admirables d'ensemble et certains se sont étonnés, avec raison, de reconnaître en Mlles. Addès et Goldenthal, le joli couple du ballet des myosotis, des enfants de 15 et 16 ans.

Dans *La Poudre aux yeux*, garçons et filles de seconde, ont fait preuve, non seulement d'une remarquable pureté de diction, mais d'un entrain et d'une finesse qui dénotaient leur entière compréhension de la pièce. «Leurs voix étaient un peu faibles», disent certains... Un peu, peut-être... Mais la salle était comble... et les acteurs, des enfants... et, ces enfants, nous les félicitons très sincèrement.

Nos félicitations s'étendent à tous ceux qui ont contribué au succès de la fête: à M. le Proviseur, directeur des établissements de la Mission Laïque Française au Caire, à Mlle Rousseau, directrice du Petit Lycée, à qui revient l'honneur de la direction de la fête, à Mlle Dalbret, professeur de danse rythmique, et à Mlle Minvielle.

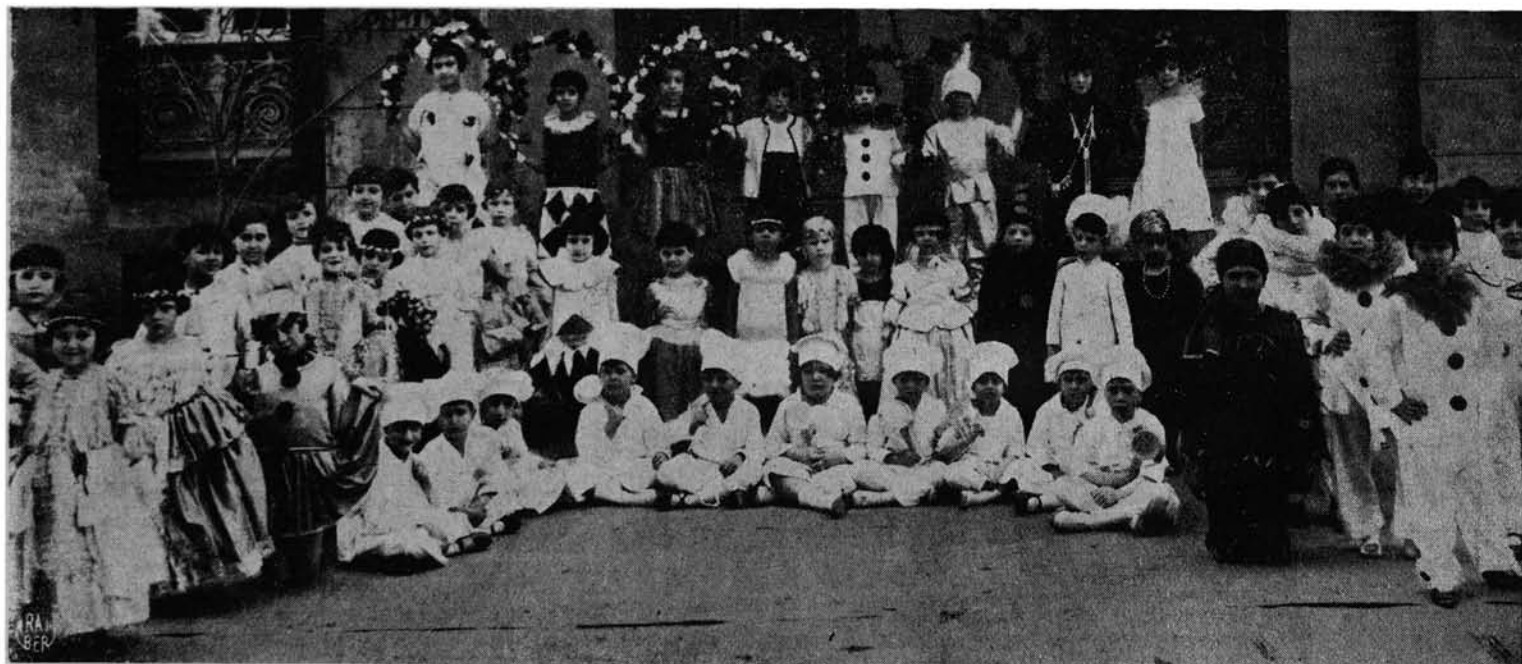
ORION.



Callet de la Cueillette des Pommes (sur l'air de «Les Cloches de Corneville»). Cours Rythmique, Classes Secondaires.



Ballet des Myositis. — Elèves des Classes Secondaires. (Cours rythmique dirigé par Mlle Dalbret).



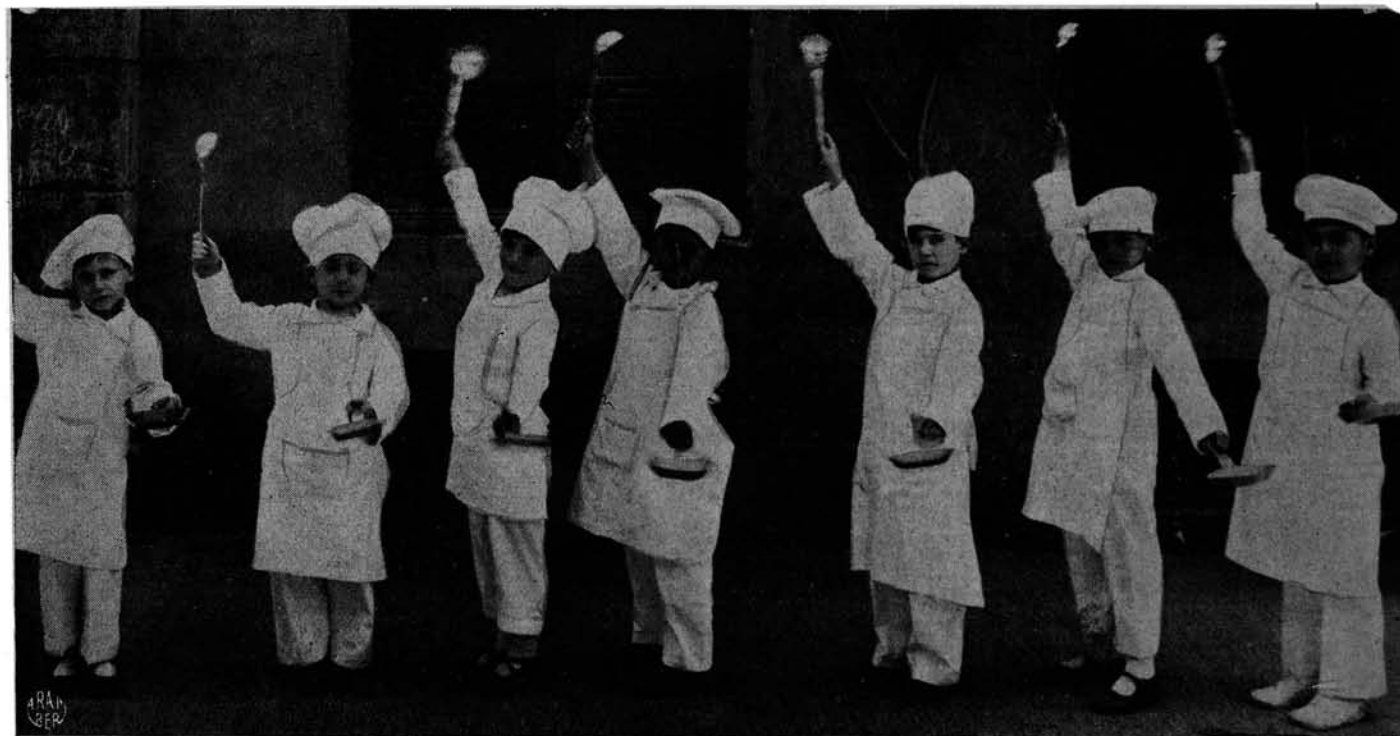
Groupe des Elèves du Ballet des Myositis. — Couple du centre : Mlle Goldenthal, Mlle Adès; à gauche : Mlle Setton, Mlle Salama, Mlle Portos; à droite : Mlle R. Salama, Mlle A. Salama, Mlle Wissa.



Marquises — Danse Gavotte Stéphanie. — Cours Rythmique — Classes primaires.



La Reine du Carnaval — Chant d'Henri Dubas. Elèves du jardin d'enfants et de la classe de VI^e filles.
(Direction de Mme et Mlle L. Minvielle).



Marmitons — La Marche des Petits Pierrots, exécutée par les élèves garçons du Petit Lycée (Cours Pythonique).
Noms de gauche à droite : G. Taxis, J. Toronto, J. Minvielle, Ebeid Sidray, Ebeid Harari, V. Bogdadli, Wolf.

Docteur A. NASSOUPHIS

Spécialiste des Maladies Vénériennes et de la Peau
de la Faculté de Médecine de Paris
ex-assistant de l'Hôpital SAINT LOUIS

17, rue El Manakh — Tél. 48-24 Ataba

Consultations :

de 9h. a.m. à 1h. p.m. et de 3h. p.m. à 7h. p.m.

ET SUR RENDEZ-VOUS

Le Courrier de la Presse
"LIT TOUT" CH. DÉMOGEOT, Directeur
PARIS (2e). 21, Boulevard Montmartre,

L'ARGUS DE LA PRESSE

Fondé en 1879

Les plus anciens Bureaux d'extraits de journaux
(Faubourg Montmartre)

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

UNIVERSITÉ EGYPTIENNE

Faculté des Lettres

ALFRED DE MUSSET

10ème Leçon

Les Nuits — Le Souvenir.

Musset est tellement le « poète de l'amour » qu'on peut établir un véritable parallélisme entre son inspiration poétique et sa puissance d'aimer. Tant qu'il est encore ému de son grand amour pour George Sand ou quand il croit pouvoir s'en guérir en se livrant à de nouvelles passions, la poésie jaillit en lui. Dans les moments mêmes où son âme mobile de poète a secoué le poids de souvenirs trop affligeants, son âme, encore remuée de ces émotions, est toute prête au lyrisme: c'est alors qu'il écrit: *Une bonne fortune, Lucie, A la Malibran, la Mi-Carême*, etc. Mais de plus en plus, par l'effet de l'âge, du chagrin, et malheureusement des excès, cette puissance d'aimer s'affaiblit en lui; l'inspiration aussi s'affaiblit. Il a voulu essayer de se renouveler, d'être écrivain politique, satirique, etc., un léger affaissement fait succéder l'homme d'esprit, le conteur aimable, au vrai poète.

C'est de 1834 à 1841 — tout proche de la crise — que sa poésie a été plus vivante et la plus émouvante. D'abord, il a senti comme le soulagement de la convalescence; il a senti l'inspiration revenir; mais il sent aussi que sa douleur est en lui toute prête à renaître: c'est la *Nuit de Mai*. Ces souvenirs qu'il craint d'éveiller sont plus forts que lui; un jour reviennent à sa mémoire ces hallucinations que la douleur lui valut et il laisse échapper une première plainte hésitante et voilée, c'est la *Nuit de Décembre*. Il a peur alors de revenir au passé; il cherche une consolation et il se persuade que le souvenir des instants de bonheur restera seul dans sa mémoire: c'est la *Lettre à Lamartine*. Et même il espère qu'un nouvel amour le guérira de l'autre: c'est la *Nuit d'Août*. Mais au moment même où il croit sa peine enfiée, elle reparaît un jour plus cuisante; il s'abandonne à la colère puis il se reprend et s'excite au pardon et à l'oubli: c'est la *Nuit d'Octobre*. De telles agitations tournent alors Musset vers une autre source de consolation, la religion: c'est l'*Espoir en Dieu*. Mais comme les autres secours, celui-là est insuffisant. Et au moment même où il se déclare enfin revenu à la joie, c'est d'une voix déchirante qu'il proclame sa guérison définitive: il écrit l'inimitable *Souvenir*.

C'est là un des sommets de sa poésie. Il ne sait point s'y maintenir. Et il confessera un jour que le seul bien qui lui reste au monde « est d'avoir quelquefois pleuré », — lamentable exemple du danger de cette passion qui fut sa vie.

Prof. MICHAUT.

LA RAISON ET LE SCEPTICISME CONTEMPORAIN.

Conclusions.

Mettre en doute la valeur de la Raison, parce qu'elle « évolue », c'est, nous l'avons vu, avoir mal observé cette « évolution »: elle ne consiste, en effet, ni dans une création de nouveautés arbitraires, ni dans des oscillations sans fin entre des thèses éternellement opposées: elle est une *évolution convergente* (ou *involution*), qui tend vers une limite définie.

La Raison existe donc actuellement sous deux formes: 1) l'ensemble des idées et des principes rationnels tels qu'ils sont formulés le mieux possible à notre époque: nous l'appellerons *Raison constituée*; 2) le principe générateur de la hiérarchie des valeurs: nous l'appellerons *Raison constituante*.

Cette distinction résout ou éclaircit plusieurs difficultés qui ont donné lieu à des controverses souvent renouvelées.

1.— Les empiristes soutiennent à juste titre que notre raison (constituée) est pleine de résultats tirés de l'expérience; mais ils ont tort d'en conclure que l'intelligence n'est que le reflet d'une nature toute faite, que les règles de la pensée et de la conduite ne sont que l'expression plus complexe de nos besoins animaux: car ces résultats de l'expérience sont élaborés sous la direction de la Raison (constituante), qui s'oppose bien, comme le veulent les a prioristes, à la matière de la connaissance.

2.— Les sociologues montrent d'une façon très convaincante que Raison et Société sont des termes inséparables. Mais ce qu'on réunit sous le nom de « Société » contient deux systèmes de rapports tout différents: l'un est l'interdépendance organique, par différenciation et division du travail, ce que le vieil apologue de Menenius Agrippa comparait à la société des membres et de l'estomac; les hommes se rendent des services réciproques en tant qu'ils exercent des métiers ou des fonctions différentes. Un Etat est composé comme un corps vivant: il a sa tête, ou son chef; ses « artères », c'est-à-dire ses moyens de circulation; ses « organes » administratifs, industriels, commerciaux entre lesquels il exerce souvent un certain antagonisme, non sans rapport avec la « concurrence vitale ». — Mais d'autre part, une société est également une communauté, en tant qu'elle est formée d'êtres semblables, entre lesquels il n'y a point de lutte, et qui sont rapprochés en vertu même de leur ressemblance: communauté intellectuelle des savants, communauté morale de ceux qui ont une même idée du bien à réaliser, communauté religieuse, entre les fidèles d'une même confession, communauté artistique, par exemple entre les admirateurs de Shakespeare, ou ceux de Victor Hugo, ou ceux de Wagner. — La Raison constituée, c'est-à-dire l'ensemble des concepts et des règles de pensée reçus chez un peuple à une époque donnée, exprime certainement pour une part la vie sociale en tant qu'interdépendance organique; mais, nous l'avons vu, elle l'exprime de moins en moins ex-



clusivement, qu'il s'agisse de principes théoriques ou de règles d'action: la morale antique est étroitement civique et locale; elle n'est pas la même pour le patricien et le plébeien, l'homme libre et l'esclave, l'homme et la femme. Le matérialisme économique est presque vrai pour un passé suffisamment lointain. Mais tout cela se transforme dans le sens d'une assimilation croissante avec les changements des sociétés modernes. — Voilà pour la Raison constituée; quant à la Raison constituante, elle est l'incitation à ce mouvement, et le critérium de ses progrès; elle se confond avec le principe même de l'union sociale par sympathie. En ce sens, la Raison est la mère, et non plus « la fille de la cité ».

Il ne faut donc pas définir seulement la raison par l'effort vers l'unité: ce serait équivoque. L'unité peut se réaliser en effet selon deux directions toutes différentes, à l'intérieur d'un peuple comme dans les rapports entre les peuples: unité d'organisation, unité d'assimilation. Ce sont là deux formes d'idéal presque contradictoires.

A l'intérieur, le peuple ayant le plus d'unité pourrait être compris comme celui qui « fait corps » de la manière la plus étroite, chacun y étant réduit à son rôle d'organe, comme les différentes variétés d'abeilles dans la ruche; des classes très marquées, sinon même des castes; une vigoureuse discipline des professions; peu ou point de souci des concitoyens individuellement, ni de respect de leur personnalité; mais, chez tous, la passion de l'Etat, de son triomphe, de sa grandeur. — En face, le peuple où il y a le moins de différence possible entre les classes, la division de travail la moins pénétrante, celle qui laisse les hommes le plus libres en dehors de leurs heures de service; celle qui donne le moins à la naissance et le plus à la valeur personnelle, où les lois sont les plus communes: la première est unité d'organisation, la seconde unité d'assimilation.

De même, pour les rapports entre les peuples, il y a deux conceptions: l'organisation différenciée et hiérarchisée de la Terre, sous l'autorité d'un «peuple de

tions» où chacune est une personne morale, où les petits pays, quand ils ont un haut degré de culture, n'ont pas moins de droits que les plus grands ou les mieux armés.

Qu'il s'agisse des rapports des individus dans une même Société ou du rapport des Sociétés entre elles, la première de ces formes d'unité est la méthode ordinaire de l'instinct et de la vie, du désir de conquête et de domination; la doctrine qui la formule est un monisme biomorphiste, qui juge le mal plus ou moins illusoire. La seconde caractérise la réflexion et la conscience; la doctrine qui s'y attache considère le mal comme réel, et met nettement en contraste l'effort de l'esprit et l'effort de la vie. Aussi les «intellectuels» ont-ils été fréquemment suspects aux partisans de l'ordre établi, et aux gouvernements soucieux avant tout de la force. Il va de soi que la vie est nécessaire à la pensée, et que la raison constituée ne saurait être une simple puissance de dissolution. Ce qu'il est essentiel de ne pas oublier, c'est que l'organisation et la force ne sont que des moyens, tandis que l'assimilation est une fin.

3.— Cette distinction peut enfin servir à résoudre une grande difficulté commune à toutes les sciences normatives. Il y a partout des lois qui doivent être respectées, et que cependant il est quelquefois légitime et héroïque de violer: «La vraie morale, disait Pascal, se moque de la morale»; le génie se joue des règles de l'art le sublime s'oppose au beau, et ne s'arrête pas à l'harmonie; dans la recherche scientifique, on a souvent remarqué qu'une logique rigoureuse, un respect scrupuleux des règles de la méthode, avait quelquefois pour effet de stériliser la pensée. — Cette apparente contradiction se résout de la même manière que l'objection sceptique tirée de la soi-disant «évolution» des principes rationnels; elle disparaît quand on a compris que la Raison constituante ne peut s'épuiser dans aucune de ses manifestations, et que l'esprit à quelque point qu'il soit parvenu, ne reste esprit que parce qu'il est encore capable de passer au-delà.

Prof. LALANDE.

La visite de la Division Navale Française

Il n'est peut-être pas trop tard d'en parler, de ces navires qui après une magnifique croisière autour de la Méditerranée, ont regagné Toulon, d'où bientôt ils s'élanceront de nouveau pour aller sur d'autres mers faire claquer bien haut les couleurs de la France; il n'est pas trop tard, puisqu'ils viennent à peine de nous quitter, et que nous sommes encore sous l'impression que nous a laissée leur visite.

Un croiseur de huit mille tonnes, donnant trente trois nœuds, à l'aide de machines qui atteignent la puissance énorme de 120.000 chevaux, des contre-torpilleurs et des torpilleurs, qui semblent « parés » à bondir tels des tigres, et qui en effet sont capables de s'élancer sur les vagues à trente-sept nœuds de vitesse, enfin, des sous-marins qui, sans être d'un déplacement excessif, sont munis des tout derniers perfectionnements; et tous bateaux aux formes élégantes, aux noms cocardiés, héroïques, ou seulement imprévus, comme celui de *Tigre*, donné au frère du *Chacal*,

telle est la belle division que les heureux habitants des ports du Levant ont pu visiter et admirer.

Les Caiotes, peu favorisés puisque, moins navigable que la Seine qui porte des sous-marins jusqu'à Paris, le Nil n'aurait pu livrer passage au moindre de ces torpilleurs, les Caiotes n'ont eu que la visite de quelques officiers supérieurs. Il est à regretter qu'on n'ait pu faire venir un plus grand nombre d'officiers et même un certain contingent de marins. Je sais bien qu'ils sont chers les voyages en Egypte, surtout pour qui doit calculer en francs; mais ne pense-t-on pas que quelques pompons rouges eussent été remarqués dans les rues du Caire? Quand donc notre propagande n'en sera-t-elle plus à compter si parcimonieusement!

A Ismailia, à Alexandrie, états-majors et équipages ont été chaleureusement fêtés. A Ismailia eurent lieu réceptions, bals, tournois sportifs. A Alexandrie, ce furent des échanges de visites, des diners et des danses.

Au Caire, les choses furent naturellement plus simples.

Le traditionnel et émouvant pèlerinage au cimetière latin sur la tombe de nos devanciers, une réception à la Maison de France, une soirée, enfin, dans les salons de la Légation, où Mme Gaillard et S.E. le Ministre de France présentèrent les officiers aux notabilités françaises, égyptiennes et étrangères, tel fut le programme de la journée d'ailleurs fort bien remplie que nos hôtes passèrent dans la capitale.

Quelques-uns de nos compatriotes s'essayèrent à l'éloquence, au cours de ces réunions où nous fûmes nombreux à saluer nos marins. Au cimetière latin, le distingué président de l'Union des Combattants sut évoquer en termes élevés la mémoire de nos compatriotes qui tombèrent en pionniers sur la terre d'Egypte, en associant cette mémoire au souvenir de tous nos morts, soldats et marins de la Grande Guerre. Au Cercle Français, par contre, certains parurent surpris d'entendre citer comme unique exploit de la marine militaire française, la tournée, d'ailleurs peut-être utile, d'un vieux croiseur-cuirassé au nom fort peu belliqueux, que la fantaisie humoristique d'un ministre avait transformé en succursale ambulante des grands magasins parisiens. Des récents exploits de nos navires dans le Levant, pas un mot. A-t-on donc déjà oublié le *Requin*, le *Jeanne d'Arc* et la part qu'ils prirent en 1915 à la défense du Canal de Suez? Ne vous rappelez-vous plus la malheureuse et héroïque attaque de mars 1915 aux Dardanelles, et le *Bouvet* coulé, et le *Gaulois* éventré, et ces sous-marins qui franchissaient barrages de mines et filets, et pénétraient en Marmara, voire dans le Bosphore? Ne vous souvient-il donc pas de tous ces glorieux bateaux, cuirassés, croiseurs, torpilleurs, chalutiers, vieux tacots ou chasseurs de modèle récent, qui assurèrent pendant quatre années de silencieux labeurs les communications en Méditerranée? Magnifique épopée dont on eût aimé entendre rap- peler certaines pages et certaines figures aussi!

**

Maintenant ils sont partis, les beaux navires, et nous pouvons tirer de leur visite les conclusions qu'elle comporte.

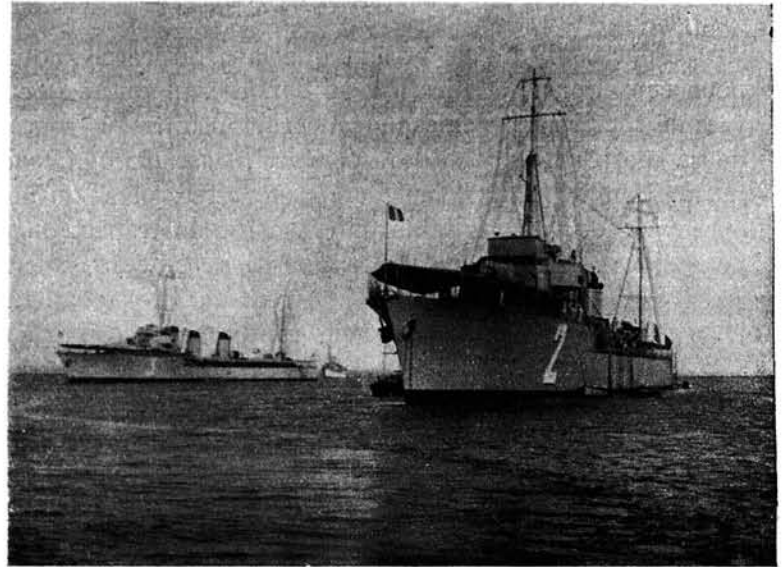
D'abord, beaucoup de réconfort, et de la fierté, plus, de l'orgueil. Depuis longtemps, nous paraissions vouloir abdiquer notre situation de puissance maritime; des cuirassés démodés, malgré certains rajeunissements, des destroyers, des canonnières, des sous-marins, fatigués par un dur service de guerre, c'était à quoi se trouvait réduite notre marine. Aussi n'était-on pas pressé outre mesure de le montrer, ce matériel dont nous n'avions aucune raison d'être fiers quand nous le comparions à celui d'autres nations. Ainsi nos ba-



Le Chacal

teaux ne paraissaient-ils plus guère, et seul, de temps en temps, quelque vétuste croiseur-cuirassé se présentait dans un port étranger, porteur parfois d'une assez étrange cargaison. C'était le triste temps où notre marine était en veilleuse, où les bateaux ne naviguaient plus. Et voici que ces mauvaises années ont disparu, que la brume s'est dissipée, et que la flotte française renaît, avec une vigueur, une jeunesse nouvelle. Nous sommes heureux de voir enfin des na-

vires vraiment modernes, qui peuvent aisément se mettre en couple des plus beaux de leur classe. De nos chantiers de construction sortent ou vont sortir d'autres unités aussi belles, sinon plus belles, en sorte que la petite escadre qu'ont vue les ports d'Orient sera avant longtemps une flotte légère de premier ordre, qui comprendra des croiseurs rapides destinés aux courses lointaines, des torpilleurs nombreux et bien armés pour assurer la protection des convois, des sous-marins nombreux aussi, pourvus non seulement de torpilles,



Le Tigre et le Duguay-Trouin

mais de puissantes pièces d'artillerie, et qui éventuellement répondront à un blocus par un efficace contre-blocus.

Ainsi la France possédera une force navale, qui sans être suffisante encore, lui permettra d'établir une liaison militaire avec ses possessions d'outre mer, et — dii avertant omen — le jour où elle se trouverait dans l'obligation de faire venir dans la Métropole les forces de l'Afrique du Nord, la mettrait à même de protéger ses convois de troupes à travers cette Méditerranée, qui pour nous aussi est bien Mare Nostrum.

Et qui donc pourrait s'étonner de ce développement de force qui ne marque qu'une très ferme volonté de défense? La marine française qui ne compte plus de cuirassés récents, qui n'a pas de croiseurs de bataille, la marine française est, et surtout va devenir une arme vigoureuse, certes, mais destinée seulement à la riposte, non à l'attaque. Elle ne saurait porter ombrage à personne, sauf aux gens susceptibles ou mal intentionnés.

Excellentes pour la propagande auprès des nations amies — voire auprès de celles qui furent des adversaires —; puissant réconfort pour les Français, les croisières du genre de celle que viennent d'accomplir *Duguay-Trouin* et l'escadrière qui l'accompagnait devraient pour le plus grand prestige de la France être renouvelées aussi souvent que possible. Souhaitons donc l'arrivée très prochaine dans les ports égyptiens, d'une autre escadre française.

Le timonier de quart.



BRINDILLES

Dans le suicide il y a plus de courage que de lâcheté.
Si on ne hait pas l'être qu'on aime, c'est qu'on ne sait pas aimer.

Ce que l'homme aime, il ne le dit jamais, peut-être parce qu'il ne le sait pas.

Il y a énormément de modestie et de noblesse dans une âme lorsqu'elle souffre de sa supériorité.

NIZZA.

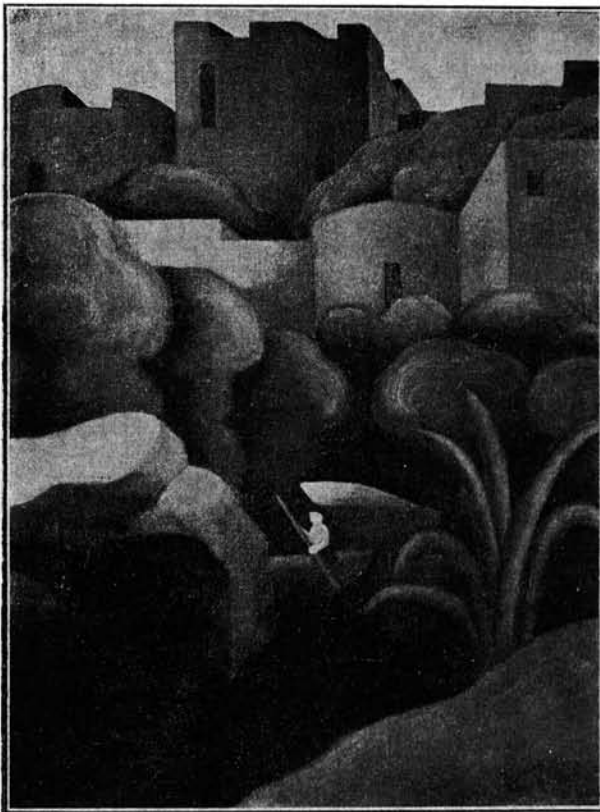
LES ARTS

EXPOSITION SCHLESINGER

(Studio Hidayet)

Pour ceux qui ne prisent que la peinture classique, pour ceux dont l'admiration ne condescend qu'aux oeuvres de tout repos, Schlesinger devrait inscrire au fronton de sa porte: *O voi che qui entrate, lasciate ogni speranza*. Son exposition leur serait en effet plus qu'une épreuve rude, un véritable enfer; point de respect de la perspective, point de vérité dans les couleurs, aucun souci d'exactitude, voire, de caractère ou de profondeur; ne s'y trouvent mais hardiesse, fantaisie, et originalité s'y donnent libre cours. Aussi pas plus que ces oeuvres, ces lignes ne leur sont destinées...

Les murs du studio de Hidayet sont ornés de multicolores mosaïques de tons simples, primaires, sans demi-tons; c'est l'expression de la couleur dans sa force la plus absolue. A qui tolère que l'artiste n'ait d'autre



SCHLESINGER : Forteresse
(Exposé au Salon d'Automne, Paris 1924)

but que la décoration aimable, évocatrice, Schlesinger possède une incontestable, une remarquable habileté; même de la colidité à travers sa naïveté feinte.

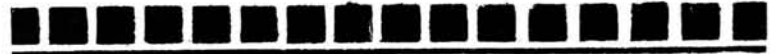
Le premier coup d'oeil jeté sur ses toiles découvre des couleurs fraîches, franches et joyeuses; des formes stylisées; une composition fort agréable. Toute cette fantasmagorie rappelle à s'y méprendre, les fastes éclatants des décors russes.

De plus près, voici une tête cubiste, marquant une

étape dans la voie du peintre: *Le gardien palestinien*. Voilà encore un *Koutab Yéménite*; on y voit d'amusantes et expressives figures enfantines; la facture y laisse, cependant, à désirer. Puis, une *Rue d'Alexandrie* où la couleur et la forme s'interpénètrent en un parfait accord, où l'on réalise bien que chacune d'entre elles ne peut exister que par l'autre. Un *Portrait*, moins heureux; *Dans l'orangerie* est un charmant motif... de broderie, aux couleurs ravissantes; Une *Tête de Yéménite* et une autre d'un Bouchariote, ne laissent pas d'être curieuses par leur manière bizarre et pleine de finesse. Une *Chambre Orientale*, dont les couleurs chatoient et chantent; très réussies, les deux têtes qui se ressemblent de l'Arabe et de sa bête, intitulées: *Enfants du Désert* (quelqu'un murmure, plus exactement, *Chameaux du Désert*; enfin remarquable, excellent aussi ce *Déjeuner* où la femme pur prétexte à décoration ne tient pas plus de place dans la toile et le souci du peintre que les objets inanimés qui l'environnent... L'auteur s'avance: «Il ne faut pas qu'une fraction quelconque découpée d'un tableau puisse parler par elle-même; mais je veux que chacune des parties de ma composition n'existe que pour et par l'ensemble...»

Ainsi donc, dans la peinture actuelle, comme dans tous les domaines de l'art moderne, toute sensiblerie est mise au rancart pour faire place à une logique sûre, mathématique, plus forte et plus saine... Quel que soit notre goût, tout acte de sincérité et de courage mérite notre attention.

JEANNE HARARI.



Paul Haesaerts

Notre excellent collaborateur et ami, le peintre belge Paul Haesaerts, s'est embarqué la semaine passée pour l'Europe. Il visitera la Palestine, la Syrie, la Turquie et la Grèce pour regagner la Belgique par l'Italie. Il consacrera les mois de Mai et Juin à ce voyage et nous en communiquera ses impressions.

Nous ne laisserons pas partir cet artiste probe et vigoureux sans lui adresser nos vœux de bon voyage et de prompt retour.

Paul Haesaerts a beaucoup travaillé, ici et en Haute-Egypte. Souhaitons, que l'an prochain il donne au public égyptien la primeur de ce travail car les bons peintres en Egypte sont rares et Paul Haesaerts en est un.



LA SEMAINE EGYPTIENNE.





La Musique

CONCERT CARLO DILETTI.



Le violoncelliste Carlo Diletti, bien connu du public cairote, a donné son concert le mercredi 27 Avril dans la salle des concerts Groppi. La réputation de l'artiste et de son accompagnateur, le Mo. Mario Antolini, jointe à celle grandissante, de Mlle Théodoridès, avait attiré un nombre imposant d'amateurs de bonne musique.

La Sonate Xa de Valentini et la Sonate No. 2 de Beethoven furent magistralement exécutées. En piano solo, Mlle Théodoridès, brillante élève de M. Berggrün, nous donna à apprécier son jeu ferme et sûr dans l'Orgel Konzert de Bach-Stradal. La 4ème partie comprenait le 3ème Nocturne de Liszt, la Berceuse de Fauré, Nana et la Jota de Manuel de Falla et une chanson grecque de Seligmann, dont la légèreté et les sonorités plus modernes corrigèrent ce que le début avait d'un peu grave. Carlo Diletti y déploya une autre face de son talent aussi expressif que varié et recueillit une ample moisson d'applaudissements.

INTERIM.

RECITAL FLORA DE LENDA

Premier prix du Conservatoire de Dresde, Mademoiselle Flora de Lenda a donné, le 29 Avril dernier, un beau récital de chant à la Rotonde Groppi. Elle interpréta avec beaucoup de goût et de talent des auteurs aussi différents que Schumann, Grieg, Rimsky-Korsak-

kof et Duparc, en passant par Strauss et Gounod. J'ai goûté tout particulièrement le *Lasciatemi morire*, de Monteverde, deux jolies mélodies de Richard Strauss, exécutées avec art et compréhension, enfin le *Rêve* de Grieg. J'ai moins aimé la *Chanson triste* de Duparc, le *Mariage des roses*, de César Franck et l'air des bijoux de *Faust*; mais cela tient sans doute au fait que ces airs sont un peu ressassés, et qu'on est devenu très exigeant pour leur interprétation.

La presse égyptienne fut assez sévère pour Mlle de Lenda, ou du moins elle montra moins d'enthousiasme que la presse allemande, dans les comptes-rendus qu'elle donna de son récital à Dresde. Il faut reconnaître que la voix de la cantatrice manque de souplesse et d'aisance, et que sa diction n'est pas parfaite. Mais n'oublions pas que Flora de Lenda a chanté en quatre langues différentes et que c'est un tour de force auquel se risquent bien peu d'artistes. Espérons que, dans son prochain concert, le public fera un meilleur accueil à cette soprano, dont les qualités ne sont nullement négligeables.

L'accompagnateur, M. Mario Antolini, fut digne des plus grands éloges.

CONCERT ELFRIDA ELIAS.

Ce soir-là, la Rotonde Groppi était comble. Mlle Elfrida Elias, réputée pour sa beauté et pour sa grâce, avait attiré des centaines d'amis et d'admirateurs, qui ne furent point déçus. Le premier morceau, *Bois antique*, de Caldara, fut un véritable enchantement: douceur exquise dans l'émission, pureté des sons, nuance de l'expression, toutes les qualités d'une grande artiste. Mlle. Elias interpréta ensuite en italien trois mélodies de Brahms, et quelques morceaux de Pizzetti et Respighi. Elle revint alors à des musiciens français: Debussy, Ravel et Aubert, et l'on put apprécier à leur juste valeur une voix d'une pureté remarquable, une diction parfaite jointe à une technique toujours habile. Peut-être voudrait-on une sensibilité plus profonde, plus de variété dans l'expression, et plus de sincérité dans l'émotion. Mais ce sont là des qualités qu'on n'acquiert qu'avec le temps, et la jeune soprano a tout l'avenir devant elle. Les concerts qu'elle a déjà donnés au Caire permettent d'augurer que cet avenir sera des plus brillants. Nos vœux les plus sincères l'accompagnent sur la route de la célébrité, où elle s'est déjà engagée.

Nous devons féliciter également M. Mario Antolini qui accompagnait Mlle Elias avec le talent qu'on lui connaît. Son interprétation des préludes de Raouff et des *Fêtes lointaines* de Monpou fut de tout point parfaite, si les morceaux eux-mêmes n'ont pas paru à tous d'un choix excellent. M. Antolini est un artiste impeccable, et assurément l'un des meilleurs pianistes du Caire. C'est une bonne fortune inappréciable pour une cantatrice que d'être accompagnée par un artiste de cette valeur.

R. L. B.

Audition Musicale

DES ELEVES DE Mme FENINGER DE ROGATIS

(Salle du Cinéma Empire)

Jamais pareille affluence de bon et de beau monde à la fois, ne s'est vue au Caire. L'on ne se croirait pas dans une salle de cinéma où des élèves allaient se faire entendre, mais plutôt dans un temple musical où des virtuoses, venus des quatre coins du globe, condescendraient à nous charmer par leur génie et leur puissance d'extériorisation indéniables.

J'avoue, pour ma part, et avec une satisfaction évidente que cette attente du public n'a pas été déçue, bien au contraire. Les élèves de Mme Feninger de Rogatis se sont montrés à la hauteur de leur tâche et c'est pourquoi les applaudissements et les ovations ne leur ont point été ménagés.

Il faudrait, pour faire acte de justice, citer et avec éloges, les noms de toutes ces braves jeunes filles, de tous ces excellents jeunes gens: Mlles. Renée et Marie Jabès, Sonia Cohen, Cléo et Rachel Elhay, Anna Georgiadès, Lola Chovet, Marie-Louise Ventarola, Andrée Daffa, Coralie et Viola Carmona, Rose Goldenberg, Céline Biggio, Emma et Lina Pastorino et MM. Guido Rusciano, David Poliakine, André Rapinat et Luigi Planeta ont rivalisé entre eux de grâce, de discipline, de charme et de finesse.

A Mme. Feninger de Rogatis, Premier Prix du Conservatoire de Naples, professeur de piano et de contrepoint émérite, guitariste distinguée, nous adressons toutes nos félicitations pour le beau travail artistique qu'elle vient de fournir et, aussi, nos remerciements pour la matinée absolument délicieuse dont nous lui sommes redevables.

ARIEL.

LES REVUES

Memento :

Nous avons reçu :

O Ermis (Le Mercure), publication mensuelle paraissant à Alexandrie sous la direction de M. A. Marsellos.

I Alexandrini Techni (L'Art Alexandrin), revue mensuelle publiée à Alexandrie sous la direction de Mme Rica Sengopoulou et de M. A. Syméonidis.

Erevna (La Recherche), cahier mensuel paraissant à Alexandrie. Directeur : M. Ange Cassigonis.

Panegyptia, hebdomadaire pour enfants publié à Alexandrie. Directeur M. Stéphanos Pargas, Rédacteur-en-chef M. N. Grimaldis.

Isis, revue hebdomadaire. Directeur M. H. Lahanokardis.

Othoni, revue hebdomadaire. Rédacteur en chef M. Anatoléas.

O Philotechnos (L'Ami de l'Art), publication mensuelle paraissant à Volo (Grèce).

Nil- und Palästina-Zeitung
1. Avenue Reine Nazli.

Argus Egyptien et Int. de la Presse

Bureau de Coupures de Journaux et Revues

A. CASSIGONIS, Directeur

18, Boulevard Ramleh

ALEXANDRIE

C'est avec un réel chagrin que nous avons appris la mort de Mlle Denise Gaillard, sœur de M. le Ministre de France au Caire et de Mme Gaillard.

Les obsèques ont eu lieu le lendemain du décès, à l'Eglise St. Joseph d'Ismailieh au milieu d'une affluence considérable de personnalités. Le délégué de S.M. le Roi, S.S. Lord Lloyd, Haut-Commissaire Britannique en Egypte, et le Corps Diplomatique et Consulaire au complet ont assisté à cette imposante cérémonie funéraire.

A M. le Ministre de France et à Mme Gaillard nous adressons nos plus sincères condoléances.

Ceux qui ont connu l'homme de bien, l'ami affable et courtois, qui fut Gerassimos Carapanos, regretteront vivement comme nous, sa disparition aussi cruelle que prématurée.

Etabli depuis de très longues années à Alexandrie, il en était devenu, pour ainsi dire, l'enfant gâté. Il n'y comptait que des sympathies et des amitiés solides, car tout le monde là-bas chérissait ce grand enfant souriant, dont les vicissitudes de la vie et les désillusions n'étaient parvenues à modifier ni la noblesse ni la distinction.

Carapanos était né pour vivre dans l'opulence et pour semer à pleines mains le bonheur autour de lui. Et il accomplissait ce rite religieusement, simplement, le sourire aux lèvres, la joie dans l'âme.

Puis, subitement, le destin, injuste et meurtrier, s'est abattu sur notre ami. Ce fut, alors, une suite ininterrompue de calamités qu'il supporta vaillamment, sans amertume ni récriminations.

Mais la neurasthénie minait cette existence incomparable. Et, il y a quelques semaines, une triste nouvelle nous parvenait: Carapanos avait attenté à ses jours. La balle, hélas!, ne l'a pas d'un seul coup ravi à l'affection de sa famille et de ses amis. Non, il a fallu que le malheureux, aveuglé, souffrit durant de longs jours, sur un lit d'hôpital, ce pendant que le cortège des parents et des amis se faisait chaque jour plus long, et plus affligé aussi...

Mais tout a une fin ici-bas — même le malheur — et notre très regretté ami s'est éteint, l'autre semaine, à l'Hôpital Grec d'Alexandrie, des suites d'une méningite.

Et celui qui fut l'apôtre ardent de l'amour, de la bonté, de l'altruisme, le protecteur éclairé des lettres et des arts, l'homme de bien et l'ami incomparable n'est plus de ce monde!

Nous gardons de lui le souvenir le plus ému et nous adressons à sa veuve éplorée et à ses enfants l'expression de notre inaltérable sympathie.

Spéctacles de la Semaine

CINÉMAS

CINÉMA EMPIRE — Combattre les flammes.

JOSY PALACE (ex Kléber) — Nos petites Ingénues.

CINÉMA METROPOLE — Fille du peuple.

GAUMONT PALACE — La Carte forcée.

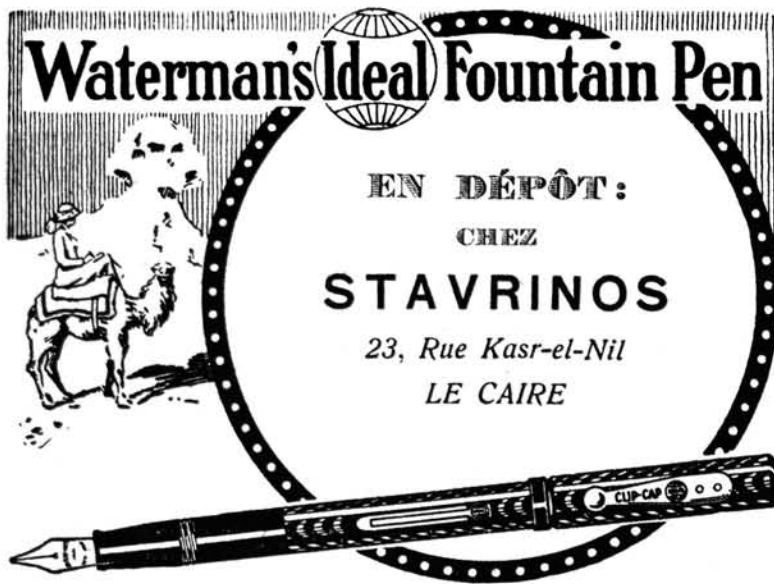
CINÉMA UNION — Mariposa avec Pola Negri.

AMÉRICAN COSMOGRAPH — Le Berceau de Dieu.

CINÉMA TRIOMPH — Valentino dans Cobra.

NEW GARDEN THÉÂTRE — Cinéma et Variétés.

Waterman's Ideal Fountain Pen



EN DÉPÔT:
CHEZ
STAVRINOS
23, Rue Kasr-el-Nil
LE CAIRE

COGNAC GEOFFROY

V.O., V.S.O.P. fine 1867, fine 1847.

Se trouve dans les Etablissements suivants:

**Gropi, Sault, Celestino, Parisiana, St. James,
Lemonia, Ritz, Standard Bar, et chez Fleurent.**


DEMANDEZ PARTOUT LE

CHAMPAGNE POMMERY & GRENO

REIMS

Carte Blanche (1/2 Sec). — Sec (Drapeau Américain)
Extra-Sec. — Nature (Vin Brut). — Nature 1915 & 1920
(CUVÉE SPÉCIALE)

J. & H. Fleurent, Le Caire
Agents Généraux



Offrez une machine
à coudre
PFAFF
C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire:
C. SPIRO
Rue el Bawaki - Le Caire.

VÊTEMENTS TIRING

Le Caire - Ataba el Khadra
Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT
La seule avec ses Fabriques en Europe

SPÉCIALISTE:
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand choix de Parfumerie
Ecaille, etc.
Articles de Toilette en tous genres.

Maison RUDOLPH
Ex-EUGÈNE
LE CAIRE
25, Rue Kasr - El - Nil, 25


COIFFEUR pour DAMES
SALON POUR MESSIEURS
PARIS - LONDRES
Téléphone: 4553 — Ataba

roger
bréval
meuble decore

14 R. Antikhana
Télé: 6878

S. MARTELLI
EBENISTE
13, Rue Antikhana.

Meubles sur Commande
Garde-Meubles, — Emballage




BÉNÉDICTINE
LA GRANDE
LIQUEUR
FRANÇAISE

MANUFACTURE DE
Bannes, Tentes, Stores, Drapeaux, Baches,
Sacs et Matériel de Campement.

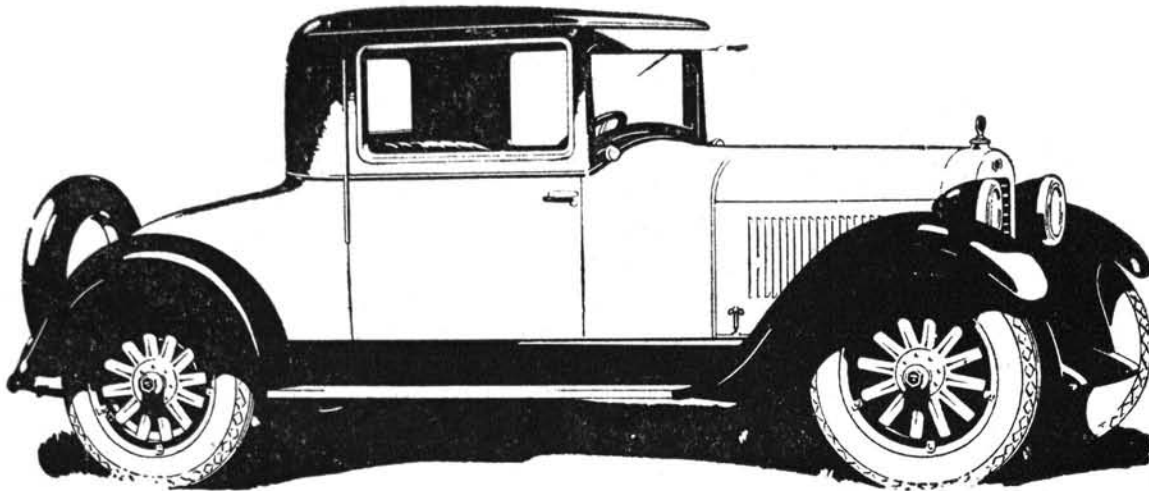
F^{III} G. & G. COPPA

Agents pour l'Egypte de la Maison:
ADAM & LANE & NEEVE, Ltd. London.
31, Avenue Foued I. - LE CAIRE - Téléphone No. 11-87

Write with an **EVERSHARP**



REMARQUABLE PAR SA RESISTANCE
ET PAR SON ENTRETIEN ECONOMIQUE



Essex super-six coupé à deux places

La Nouvelle ESSEX SUPER-SIX

est entièrement nouvelle aussi bien comme apparence que comme performance.

La nouvelle Essex Super-Six révèle la capacité du principe de la Super-Six. C'est *un chef d'œuvre de construction mécanique*, au point de vue de l'économie de son entretien, de la modicité de sa consommation et de sa résistance.

ELLE fait avec aisance *80 kilomètres à l'heure durant toute une journée sans arrêt*. Elle est si sensible et si alerte qu'aucune voiture ne la surpasse dans ses reprises étonnantes soit en ville soit à la campagne.

Sa consommation MINIME en benzine et en huile est tout à fait remarquable.

La PERFORMANCE et la SECURITÉ de l'Essex Super-six n'ont jamais existé, à un tel degré de perfection, sur une voiture de sa grandeur et de son prix.

Elle peut développer une vitesse de *105 kilomètres* à l'heure.

Il existe *5* nouveaux modèles de l'Essex Super-Six tous très beaux, fins, élégants, comme ligne, carrosserie et tapisserie: *Sedan, Coach, Torpedo, Deux places ouverte, Deux places coupé*.

*Agents Généraux pour l'Egypte, le Soudan
et le Hedjaz :*

Y. DRENTZ-MARCARIAN & Co.

11, Rue Soliman Pacha. - Tél. 57-41

Le Caire

Alexandrie

FOUAD HABIB

32, Rue Fouad Ier. - Tél. 56-08

HUDSON - ESSEX